

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e Année. N° 8. 1er Aout 1909

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

A NOS LECTEURS ET LECTRICES

Nous remercions bien vivement les personnes qui se sont intéressées à la famille d'ouvriers recommandée dans la Revue du mois de Juillet, nous faisons encore appel aux bonnes volontés pour tâcher d'arriver à sortir d'une passe malheureuse ces braves gens qui sont fort intéressants.

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

Où sommes-nous ?

(*Suite*).

Au cours de l'histoire de notre anthropogénèse, que nous venons de terminer, nous avons pu constater que sur ces races d'hommes qui se succédèrent et qui, sur leur théâtre terrestre, se livrèrent sans réserve aux suggestions de leur grossièreté native, passaient périodiquement des vagues de lumière, des « souffles d'esprit », pourrait-on dire, qui, partant généralement de la haute Asie, déferlaient sur le monde vagissant encore dans sa demi-bestialité.

D'où venaient-ils ces souffles, d'où émanaient-elles ces vagues lumineuses?... Nous le savons, c'étaient des Aînés de notre humanité, grands Esprits de la Légion divine qui, pour nous servir de guides, tantôt s'incarnaient comme Instructeurs en de hautes personnalités telles que celles de Manou, de Zoroastre, de Krishna, de Bouddha ou de Jésus, tantôt « s'immergeant » en pleine humanité, en sortaient périodiques et suivant les circonstances, en qualité de héros ou de rois divins qui, inconsciemment ou non, obéissaient à de hautres inspirations.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ce qui nous concerne, nous n'aurions pas aujourd'hui les notions que nous possédons sur les grandes Chaînes de notre système planétaire, si nous ne les avions acquises par l'intervention de quelques individualités de notre famille humaine qui purent devancer le cours normal de leur évolution personnelle. Que sont-elles, en somme, ces Entités exceptionnelles? Un abîme nous en sépare-t-il, abîme qui, s'il existait, semblerait rompre l'unité de la hiérarchie vivante? Non, elle n'est pas brisée cette hiérarchie et ce qui le prouve, c'est, qu'au dire des occultistes, existent encore aujourd'hui de ces Êtres supra-humains qui, appartenant à notre race et vivant sur notre globe, ont déjà atteint ce *summum* d'élévation spirituelle par l'emploi de certains procédés d'entraînement que pratiquent quelques Indous particulièrement évolués.

Mais revenons aux Instructeurs qui se signalèrent par leurs interventions au milieu de nos races ancestrales. Interventions indispensables, ainsi que le montrent certaines défaillances, dans l'histoire des évolutions respectives. C'est ainsi que la civilisation de l'Atlantide, tout avancée qu'elle fût sous bien des rapports, nous l'avons mentionné, présenta dans le milieu de son

histoire une période de décadence et d'avilissement, par la raison que le mental des Atlantes ne put parvenir qu'accidentellement au maximum que peut atteindre l'homme normalement spiritualisé. Or, il paraît, — ce dont nous n'avons qu'à nous réjouir — que ce maximum n'est pas inaccessible pour l'homme de notre cinquième race qui, avec le temps, finira par retrouver la science oubliée et remonter au niveau qu'avaient atteint nos prédécesseurs. L'on peut même affirmer, nous dit-on, que de plus grands privilèges nous seront dévolus, si nous avons le désir et la ferme volonté d'éveiller en nous les facultés nécessaires à la compréhension des perfectibilités de notre nature. L'une des certitudes les plus réconfortantes qui se puissent imaginer, est celle du triomphe final de l'humanité perfectionnée au point de ne plus jamais perdre sa conscience individuelle. C'est là, la notion fondamentale sur laquelle pivote la moralité de la Doctrine spiritualiste... et c'est cette moralité que nous avons mise en relief, en indiquant sur quelle base repose le caractère de la finalité de notre vie divine. C'est là, notre conquête moderne, là notre inébranlable « rocher des siècles » ainsi que s'expriment les Écritures.

En dépit des sceptiques ignorants ou mal intentionnés, la doctrine ésotérique orientale ne considère nullement la félicité suprême comme pouvant être constituée par on ne sait quelle extatique annihilation qui, au dire de bien des gens, serait l'unique récompense des luttes et des souffrances endurées sur notre terre d'épreuves. Cette hypothèse décourageante, chère aux négateurs de parti pris, repose en grande partie sur certaines analogies erronées dont l'une des plus poétiques — étant donné que la poésie ait ici un rôle à remplir — est celle, bien connue, de la « goutte d'eau se noyant dans l'immensité océanique ». Or, toute poésie à part, cette image est, de toutes façons, inexacte et inapplicable. Certes, aucune figure de rhétorique ne saurait exprimer dans quelles subtilités pourrait s'égarer la pensée de l'audacieux investigateur qui chercherait à définir l'inexpressible et à dépeindre des états de conscience de tous points inaccessibles à l'intellect humain ; mais il n'en est pas moins vrai, qu'en prenant à rebours la comparaison ci-dessus employée, l'on peut dire sans exagération paradoxale, que dans la goutte d'eau qui flotte au sein de l'Océan nirvanique, *s'immerge* en réalité cet Océan, en vertu d'un phénomène de concentration transcendante qui lui communique ses propriétés et ses potentialités caractéristiques. Et c'est ce que déclare catégoriquement la philosophie des Sages de l'Inde alors que traduisant d'autre façon l'image de la goutte d'eau « noyée », ils affirment qu'il s'agit ici, non de l'absorption de l'individualité par la Conscience universelle, mais tout au contraire de l' « immatriculation », s'il est possible de s'exprimer ainsi, de cette Conscience dans l'individualité qu'elle imprègne et qu'elle particularise.

Ce qu'il y a d'indéniable, c'est qu'en face du grandiose processus du plan de la Création — où tout est vie, activité incoercible, soif insatiable de progrès ascensionnel — l'on constate que le but de la Nature, en imposant à l'humanité la nécessité de l'évolution, a été de personnifier l'impersonnel, et de créer des centres individuels au sein des plans supra-terrestres.

La science ésotérique considère l'homme, son origine et ses destinées, comme un épisode initial, mais transitoire, qui prend fin lorsque le pouvoir créateur, se repliant en quelque sorte sur lui-même, se transforme en entités individualisées qui en représentent l'essence. Ce ne sont plus dès lors des hommes, mais des dieux. Ils ne sont pas Dieu, ce mot ne pouvant désigner que l'Esprit universel, mais ils sont les agents de la Divinité, dispensant ses pouvoirs et exécutant ses décrets... N'est-ce pas sur ce phénomène prodigieux, mais nécessaire, d'Union transcendante, que Krishna fait reposer l'axe entier de la véritable Vie divine? C'est par cette Union, sur laquelle il insiste avec tant de force, que l'Égo qui évolue à mesure qu'il se détache de la matière, commence à exercer dans le Kosmos certains pouvoirs extra-humains et y assumer certaines responsabilités qui l'associent au Père de la vie dont il devient le « collaborateur » effectif.

C'est dans ce merveilleux état de conscience que l'homme réincarné sentira s'établir, entre lui et les plans supérieurs, des contacts, des assimilations, des pénétrations qui lui ouvriront la voie de la véritable Connaissance, et c'est justement ce que font les Êtres évolués qu'on appelle des Adeptes ou des Maîtres.

Mais, ici, se présente une objection dont l'importance ne saurait être méconnue.

— Soit, disent certaines gens quelque peu scandalisées, mais, alors, n'est-ce pas vers un état d'égoïsme regrettable que se trouvent entraînés ces « grands Êtres » qui, planant de si haut, dominent, paraît-il, les souffrances humaines ». Qu'ils dominent les leurs, c'est au mieux, mais celles des autres ?... Comment se peut-il que le déchirant spectacle des misères terrestres ne les émeuve que médiocrement, semble-t-il ? La pitié que l'on trouve dans certains cœurs, simplement humains, serait-elle donc supérieure à la hautaine commisération de ces Maîtres qui, doués de pouvoirs spéciaux, pourraient si aisément intervenir, c'est-à-dire atténuer les douleurs et sécher les larmes de tant de martyrs ? Or, le font-ils ? Rien ne l'indique, en vérité, puisque c'est vainement que s'élèvent vers le ciel tant de supplications auxquelles nul ne répond !

— Non, ils n'interviennent pas, en effet, nous dit M. A. P. Sinnet (1) mais il n'en résulte pas que ces Adeptes, que ces Maîtres, soient le moins du

(1) *Le développement de l'âme.*

monde égoïstes, voire même indifférents. Que l'on soit bien assuré que le navrant spectacle que nous offre notre « vallée des larmes » éveille toujours dans leur cœur les plus vives, les plus tendres sympathies, mais ce qu'il importe au plus haut point de comprendre, c'est que ces sympathies, si profondes qu'elles soient, ne peuvent se dissocier d'une faculté très étendue de clairvoyance et de prévision qui les met en mesure, plus encore, qui leur fait un devoir de rechercher, dans le passé, les causes génératrices de cette souffrance humaine, en même temps que d'escompter les résultats heureux que l'être éprouvé peut retirer et à coup sûr retirera dans l'avenir, de la liquidation la plus prompte possible de sa dette Karmique.

Pour nous qui, dans notre myopie spirituelle, n'entendons que les cris, ne voyons que les larmes, il est de notre devoir de chercher à atténuer les uns et à essuyer les autres, dans la mesure très restreinte des pouvoirs dont nous pouvons disposer ; mais alors même que nous réussirions dans cette miséricordieuse tentative, nous ne pourrions déjouer les desseins de la Nature. Selon toute probabilité, c'est un rôle passif qui resterait à notre pitié, en ce sens que le Karma du malheureux que nous consolerions, peut-être, pourrait être considéré comme relativement liquidé, par le fait même de la médiation que le destin nous aurait mis en mesure d'exercer, en faisant de nous les agents mêmes dont se serait servi le Karma.

Pour l'Adepte, il en serait tout autrement. Pour lui, qui se trouverait en relation consciente avec la Nature, il ne serait plus, comme nous aurions pu l'être, l'instrument passif de la destinée. C'est pourquoi la grande Loi karmique ne choisit comme médiateurs que des hommes appartenant au même plan d'existence que l'être infortuné dont ils ont eu pitié. Si l'Adepte intervient, armé de pouvoirs équivalents à ceux d'où émanent les décrets karmiques, il ne fera que bouleverser l'ordre établi des choses. Son intervention faisant obstacle au cours des événements prévus et arrêtés d'avance, n'aura d'autre effet que d'ajourner la souffrance, que de la remettre à plus tard, c'est-à-dire à une existence postérieure où l'impassible Karma exigera pleine et entière justice... Et alors pourquoi différer une libération qui aurait pu s'effectuer de suite ? N'oublions pas que toute semence doit germer, que tout germe doit évoluer. A quoi bon, dès lors, repousser à la saison prochaine, l'évolution de la plante qui doit grandir et fleurir pour porter ses fruits normaux de réhabilitation ?

Ce que semblent ignorer les philantropes les mieux intentionnés, qui n'attribuent les causes du mal qu'à la violation de certaines lois sociales, soit politiques, soit économiques, c'est que nul ne saurait échapper aux rétributions karmiques. Si les pauvres gens, qui de nos jours gémissent sous le poids de leurs misères, étaient plus ou moins doués de la vision spirituelle, ils comprendraient qu'ils expient les fautes d'un lointain passé... en

même temps, d'autre part, qu'en vertu des mêmes conditions de clairvoyance, ceux qui poussés par leur criminel égoïsme exploitent sans pitié les humbles et les faibles soumis à leur domination, pourraient eux aussi, pressentir quelle effroyable moisson de douleur ils se préparent pour l'avenir.

Mais tous, aveugles et sourds, ignorent que la chaîne sur laquelle se tisse la trame de notre douloureuse histoire humaine, n'est rien d'autre que la *permanente liquidation* des injustices, des oppressions et des cruautés sans nom dont furent autrefois victimes tant d'innocents, tant de martyrs, au nom desquels le grand Justicier réclame vengeance et légitime rétribution. Les plus ingénieuses combinaisons philanthropiques, imaginées en vue de détruire la misère et de prévenir les crimes, ne pourront en préserver les générations futures, tant que les hommes, qui s'obstinent à ne pas comprendre qu'ils créent actuellement les conditions de leur réincarnation future, ne se résoudront pas à conformer leur vie aux prescriptions de l'inéluctable loi des rétributions proportionnelles et à travailler, le plus tôt possible, à la suppression des causes qui créent, pour plus tard, les plus redoutables responsabilités.

En de telles conditions, quel est donc le devoir qui s'impose aux Instituteurs de l'humanité, sinon celui de se consacrer au développement de la connaissance et des aspirations spirituelles qui, seules, pourront transformer l'économie entière de la moralité humaine (A. P. Sinnett).

Mais nous sommes amenés à d'autres considérations. Si vaste est le champ de la vie, que l'on est contraint d'envisager sous bien des faces l'ensemble complexe des conceptions, des hypothèses, des préoccupations ou des craintes qui, sans répit, hantent l'esprit de l'homme « ondoyant et divers » ainsi que le définissait Bossuet. Combien n'y a-t-il pas de gens qui, gratuitement, s'imaginent que d'infranchissables barrières s'interposent entre l'homme et son Dieu? Ils considèrent l'humanité comme un groupe d'unités individuelles et disparates qui, en face de la Divinité, se trouvent dans un état d'antithèse, en même temps que d'asservissement absolu.

Déplorable et humiliante, pour l'être humain, est cette conception qui, du reste, se trouve en complet désaccord avec toutes les lois de la Nature homogène, unitaire et toujours bienveillante en ses dispensations. Ce qu'il faut déclarer, tout au contraire, c'est qu'après avoir franchi le passage transitoire de la mort à la survie, l'homme est appelé à des destinées plus hautes... si hautes, qu'elles dépassent toutes nos conceptions.

La croyance à l'isolement de l'homme dans la Nature est le résultat de l'hypothèse erronée, et dès longtemps réputée, d'un Dieu extra-cosmique qui, par delà des abîmes sans fond s'éloigne dédaigneusement des Univers issus de sa propre essence. A cela, qu'on ajoute l'intransigeance de ceux qui, repoussant toute croyance aux réincarnations successives, s'imagi-

nent que tout s'anéantit dans la poussière du sépulcre et l'on pourra se faire une idée des aberrations illogiques et blasphématoires, où nous ont conduits les dogmes d'une théologie à courte vue, non moins absurdes que désespérants.

Qu'en est-il résulté, entre autres dessillations amères, c'est que nombre de vrais savants, admirateurs passionnés des grandioses phénomènes que nous a révélés la science, sont profondément découragés, en songeant à cette mort implacable qui, en désagrégeant leurs cerveaux dont ils ont si intelligemment cultivé les hautes facultés, anéantira les fruits de leurs travaux et pour jamais éteindra leurs plus nobles aspirations, leurs plus chères espérances.

Les religions conventionnelles, à la vérité, leur font espérer une sorte de survivance de nature spéciale, mais qui n'aura pour domaine et champ d'action qu'un paradis où, avec accompagnement de harpes, seront chantés d'éternels cantiques par les élus hypnotisés devant le trône d'une impassible divinité... Est-il besoin d'ajouter que lesdits savants demeurent parfaitement froids en face de ces perspectives si éloignées des beaux rêves qui les hantaient et que dans l'amertume de leur désillusion, ils tombent dans une espèce d'altruisme, où ils cherchent à se consoler par le vague espoir que leur œuvre sera reprise et continuée par d'hypothétiques successeurs.

Pourquoi donc ces découragés n'ouvrent-ils pas leurs yeux à la véritable lumière? Pourquoi s'obstinent-ils à ne pas comprendre que la réincarnation de l'Égo, emportant avec lui le trésor de ses acquisitions accumulées, peut seule battre en brèche cette conception outrageante pour la Nature, que tout meurt avec le corps physique ; conception qui n'a d'autre base que l'inepte et folle déification d'un Néant de fantaisie que l'homme déséquilibré a inventé dans son désarroi.

Pourquoi, demandons-nous encore, pourquoi le savant ne cherche-t-il pas à harmoniser ses connaissances avec le plan majestueux de la Création qui n'a d'autre objectif que de solidariser toutes les forces, que d'associer toutes les lumières au bénéfice même de l'évolution universelle? Il le pourrait s'il le voulait, mais il faudrait pour cela qu'il ne concentrât pas ses facultés d'observation sur les seuls phénomènes du plan physique. La science pure est incapable d'élever l'âme jusqu'à de certaines hauteurs, et c'est à son détriment que tel observateur qui n'étudie que la matière seule, ignore, ou feint d'ignorer, que cette forme inférieure de l'être doit, pour se conformer aux Lois cosmiques, s'associer à l'esprit, autre forme de l'être, autre facette brillante du Kosmos, pour arriver à la réalisation normale de cet être dans l'Unité de la vie.

Mais élargissons le cadre de notre étude. Après avoir énuméré les *desiderata* de la Loi de Nature, faisons un peu d'éthique, c'est-à-dire un peu de

morale et cette morale, tirons-la des principes eux-mêmes de notre Doctrine spiritualiste, en répondant à cette question par excellence : « Qu'avons-nous à faire sur cette terre où doit s'écouler notre vie ? »

Eh, ne le savons-nous pas dès longtemps ? Ne savons-nous pas que si nous sommes sortis du grand Foyer d'Amour, c'est par l'amour que nous devons nous montrer dignes d'avoir été choisis pour manifester le Dieu de toutes les délections, de tous les « dons volontaires de soi. » Dieu est *Amour* disent les Écritures ; il est plus et mieux encore, il est *Sacrifice*.

Pourquoi cette idée de sacrifice se retrouve-t-elle à la base de toutes les cosmogonies, de toutes les dogmatiques du monde, si ce n'est que c'est par un don de soi que le Dieu UN a créé tous les Univers, en ce sens que c'est en se limitant lui-même, en se particularisant, qu'il a fait jaillir de son Unité des torrents de vies qui, sorties neutres, impersonnelles, du Foyer, ont vécu le don inappréciable, le prodigieux privilège de pouvoir s'individualiser, c'est-à-dire d'avoir le droit de dire *moi*, en présence du MOI suprême, de devenir enfin particules divines, c'est-à-dire *dieux* devant le grand DIEU lui-même qui l'a permis, qui l'a voulu, dans son ineffable et transcendant amour.

Et c'est pourquoi notre premier devoir, notre devoir catégorique, est d'aimer.

— Aimer qui, aimer quoi ?

— Tout, dans l'univers ; tout, dans l'Océan de vie qui nous baigne et nous pénètre. Aimer le Père tout d'abord, puis aimer ses enfants, c'est-à-dire nos frères... et puis encore nos frères inférieurs, les humbles candidats à l'humanité qui ont droit à notre protection, à notre bienveillance tout au moins. Voilà ce que doit être la vie, c'est-à-dire solidarité, fraternité.

L'homme, à notre stage actuel, voit généralement les choses d'un point de vue étroit et personnel, et, sans parler même de ces égoïstes odieux qui ne voient qu'eux dans le monde et qui pour la satisfaction de leurs besoins, voire même de leurs fantaisies ou de leurs caprices, sacrifieraient sans scrupule les plus graves intérêts de leurs semblables, l'on est forcé de reconnaître que l'homme ordinaire lui-même, concentré, replié, inconscient « autocentrique » pourrait-on dire et s'isolant dans le culte de son *soi* inférieur, ne s'inquiète jamais de savoir si la collectivité s'en trouve plus ou moins affectée.

Tout autre est l'état d'âme du vrai spiritualiste. Il comprend ce qu'est, ce que doit être la véritable fraternité humaine. Sachant que, sur les plans supérieurs, nous sommes tous *un*, spirituellement, il en conclut naturellement que, sur le plan physique, nos véritables intérêts doivent être solidaires. Il sait que le véritable gain pour l'homme est celui qu'il peut partager avec ses semblables, sans en rien perdre pour lui-même. Il sait aussi combien le rayonnement de ses pensées et de ses sentiments bons ou mauvais peut affecter

les personnes de son entourage, si bien que si l'homme parvient à vaincre tel vice habituel et lui substituer telle vertu opposée, il peut en faire bénéficier ses proches, ses amis, tous ceux qui plus ou moins peuvent être influencés par l'*aura* bénie qui flotte autour de lui. Tout se tient, tout se relie dans les milieux qu'éclaire et sanctifie une fraternité consciente, toute faite de concessions réciproques, car c'est par traînées contagieuses que passent sur l'humanité les souffles vivifiants de l'amour, comme aussi les suggestions de haines empoisonnées et mortelles.

C'est ainsi qu'est rendue si sérieuse la vie de l'homme qui évolue normalement ; sérieuse, oui, mais nullement assombrie. C'est dans un calme raisonné, dans une joie sereine et consciente, que cet homme sentira s'écouler ses journées et passer sa vie entière, tout en se rendant compte de la gravité de l'existence, de l'importance des devoirs qu'elle nous impose. Et quand on pense que s'agitent, autour de lui, nombre de personnages désœuvrés, inconsistants, qui gaspillent stupidement leur vie et se demandent, chaque matin, ce qu'ils pourraient bien faire pour « tuer le temps », comme ils disent, alors que lui se demande où il trouvera le temps — temps utile et bien rempli — pour mener à bout tout le travail qui l'attend !

N'y a-t-il pas quantités d'opportunités qu'il faut saisir au vol, de précautions à prendre, de délicatesses à observer, de directions à indiquer, de secours à porter et enfin d'exemples à donner à ceux qui nous entourent... exemples de calme, de résignation, d'équilibre d'esprit, de « tenue morale » en un mot, dont l'influence peu ou point constatée, tout d'abord, n'en est pas moins réconfortante, réparatrice et consolante ?

Qui n'a vu, en de graves circonstances — troubles populaires, dangers subits, catastrophes imprévues — avec quelle efficacité, quelle puissance magnétique, tel homme peut faire rayonner autour de lui les effluves de sa personnalité supérieure ? Quel calme produisit son calme, quelles énergies suscita son énergie et que d'héroïsmes latents fit surgir son héroïsme manifesté !

L'un des plus grands bénéfices qu'apporte à l'homme la Doctrine de la Sagesse est celui que lui fournit l'exacte notion du Karma, cette pierre angulaire de tout l'édifice mondial, ce pivot de la vie, cette clef de tous les mystères. Cette idée du Karma est tellement complexe que les Indous, perspicaces dissecteurs de l'organisme psychique, lui donnent trois noms, renfermant, chacun d'eux, une signification spéciale.

Le premier est le Karma « accumulé », c'est-à-dire la masse totale de l'arriéré de l'homme, le bilan de son *doit et avoir* qui n'est pas encore balancé.

Le second est le Karma « partiel » qui nous est dévolu au début de chacune de nos réincarnations.

Le troisième, enfin, est le Karma que nous générons pour l'avenir, en raison de nos actions bonnes ou mauvaises.

Cette classification adoptée en Orient peut nous aider à élucider le grand problème du Karma. Le Karma de la première classe constitue, pour chaque homme, la destinée qu'il s'est préparée, lui-même, puisqu'elle est l'inévitable résultante de son passé... ce qui, certes, pourrait être considéré comme une dette à payer, dette fort lourde à coup sûr, car il est plus que vraisemblable que dans nos vies précédentes, nous avons fait plus de mal que de bien, étant données les époques barbares où, ignorants et grossiers, nous avons dû nous signaler par toutes sortes d'actes empreints de violence et de brutal égoïsme.

Et c'est pour cela qu'à ce premier Karma doivent être adjointes les atténuations implicitement contenues dans celui du deuxième type, en ce sens que sectionné d'une certaine façon, il peut permettre la répartition fragmentaire, entre quelques-unes de nos vies successives, d'une dette trop lourde pour être liquidée dans une seule existence. Or, que résulte-t-il d'une répartition semblable? c'est que nul n'est chargé de plus d'épreuves qu'il n'en peut supporter, bien qu'il nous semble parfois qu'il en soit autrement.

Soyons donc rassurés; que nul découragement ne vienne entraver, ni même ralentir notre marche. C'est sans interruption et progressivement que l'homme liquide son passé, si bien qu'arrive un jour où, sur le grand Livre de compte, s'est faite la balance. Toutes choses égales d'ailleurs et quoi qu'il en semble aux découragés, « le bien est une force plus puissante que le mal. » Soyons assurés qu'un temps viendra où l'humanité mûrie par l'expérience et comprenant par quelles dispensations procède la Nature, ouvrira ses yeux à la lumière et sera emportée par un irrésistible courant vers un avenir en tout différent du passé dont l'héritage nous oppresse.

C'est par suite de ces considérations générales, que nous pouvons comprendre le véritable sens de la stupéfiante affirmation des Écritures, nous déclarant que « Dieu châtie ceux qu'il aime »... attestation vraiment incompréhensible, si l'on ne pouvait lui appliquer ce que nous venons de dire des différentes sortes de Karma, et voici dans quelles conditions. Supposons qu'un homme soit assez avancé dans son évolution, pour pouvoir liquider non seulement le compte de sa vie présente, mais encore celui de l'existence qui lui succèdera, ne serait-il pas plus avantageux pour lui de se délivrer de l'une et l'autre dette, dès maintenant, au cours de sa vie actuelle?

C'est à coup sûr ce que pensent les Seigneurs du Karma, à l'égard de telles personnalités qui, bien que très spiritualisées, se voient en butte à une accumulation de souffrances hors de toute proportion avec ce qu'elles pensaient avoir mérité et d'autant plus, qu'à ces souffrances n'échappent pas toujours ceux qui les entourent. Certes, en de pareilles circonstances, l'on

comprend que ces hommes ainsi malmenés par leur destin, se découragent et cherchent avec amertume quelle peut être la cause d'une injustice qui leur paraît injustifiable...

Eh bien non, qu'ils ne se découragent pas, car l'injustice n'est qu'apparente. Ce n'est que parce qu'ils ont dépassé le niveau habituel qu'atteignent les libérés du Karma, qu'ils ont été jugés capables de supporter une part plus lourde et qu'il leur a été donné, en « doublant leur étape », d'atteindre le but plus tôt qu'ils n'auraient pu le faire en dehors des circonstances exceptionnelles dont ils ont bénéficié. Ce n'est donc pas d'un châtiment qu'ils ont été l'objet, mais bien plutôt d'une dilection venant du Dieu qui les aime et dont ils n'ont qu'à se féliciter, plus encore, à se glorifier.

Et maintenant, que résulte-t-il de toutes les considérations qui précèdent, que résulte-t-il de l'énumération que nous avons faite de tous les bienfaits que nous prodigue la grande doctrine de vie, de toutes les consolations qu'elle nous donne, de tous les encouragements qu'elle nous adresse !

Il résulte que de nos cœurs doit « disparaître à jamais toute crainte » non seulement en présence des mille incidents ou accidents douloureux qui assombrissent notre vie, mais encore et surtout en face de la terrible épouvante qu'inspire à la plus grande majorité des hommes la perspective de la mort... Non, plus de sinistres cauchemars pour nous, plus d'épée de Damoclès sur nos têtes !

N'est-il pas impossible que persistent de telles terreurs pour l'homme qui, ayant foi en la réincarnation, sait que bien souvent il a quitté des corps physiques et que mourir n'est rien d'autre que se dépouiller, pendant un entr'acte, de ces enveloppes charnelles, usées par les fatigues de l'existence, pour se préparer dans les régions astrales, à rentrer plus tard en scène dans un autre costume et jouer un rôle plus élevé dans le drame immense de la vie terrestre... sans compter l'autre vie, celle de l'au-delà. — « Vie terrestre », n'est-ce pas un terme purement conventionnel ? N'oublions pas que nous sommes dans le voisinage et dans l'atmosphère de la terre, après comme avant la mort, pendant la conquête de notre divinité, comme après l'apothéose dont s'entoure la victoire, c'est-à-dire le salut final.

Le salut !... Ah, c'est ici qu'éclate la grande Lumière divine et que toute ombre a disparu. C'est ici qu'au-dessus de l'humanité souffrante, apeurée, désolée, suppliante, s'étendent les blanches ailes de l'Ange des consolations suprêmes.

Nous l'avons dit et redit en bien des pages, mais nous ne pouvons nous lasser de répéter, en dépit des attestations intéressées ou inconscientes des Églises, quelles qu'elles soient, que l'homme est son propre rédempteur et que le salut — en ses conditions respectives — est et demeure « pour tous » en sa consolante réalité. Qu'il ne s'agisse donc plus, ici, de ces dogmes artifi-

ciellement fabriqués, désormais balayés et repoussés dans l'ossuaire où gisent les choses mortes et où s'évanouissent les mensonges.

Notre marche est toute tracée. Coureurs engagés dans le stade de la vie, il nous faut avancer sans cesse et gravir les pentes de la Montagne sainte que nimbent les splendeurs de la Lumière inextinguible.

La Vie est chose absolue et nous sommes possesseurs de la Vie. La loi est la même pour tous et pour tous existent et persistent ses garanties, ses immunités, avec, pour objectif, la victoire ultérieure. — Plus d'inquiétudes, donc, ô frères qui savez en qui vous avez cru, qui savez que le Père, par dessus les épreuves et les souffrances de la vie, nous tend les bras et nous attire à lui par les effluves magnétiques de son inépuisable amour, car ce n'est pas seulement au Foyer de la famille céleste qu'il nous attend, c'est encore nous qu'il choisira, plus tard, comme collaborateurs dans l'œuvre immense à laquelle tous sont associés.

Mais voici que nous arrivons à la troisième partie de notre « trilogie ». Dans la seconde, nous avons dit ce qu'est cette Terre et quel rôle lui a été assigné dans notre chaîne planétaire. Nous avons dit ce qu'ont été les races ancestrales dont nous sommes les descendants. Nous savons ce qu'ont été les religions et ce qu'ont fait pour nous nos Frères aînés qui les ont inspirées. Nous avons dit, enfin, quels doivent être nos principaux devoirs vis-à-vis de nos compagnons de voyage en ce bas monde... devoirs de fraternité, de tolérance, de solidarités réciproques, si bien qu'ayant rapidement parcouru le champ d'action que nous offre notre globe... il ne nous reste plus qu'à mourir.

Mourir, c'est-à-dire RENAÎTRE... et c'est aux pages suivantes que nous renvoyons la description de cette glorieuse renaissance, de cette divine résurrection.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

LE PROBLÈME RELIGIEUX

(*Suite*)

CHAPITRE VII

L'ÉTAT ET L'ÉGLISE SOUS L'EMPIRE ROMAIN

Maintenant que nous connaissons l'origine du christianisme et le milieu dans lequel il est né, suivons la nouvelle religion dans ses faits et gestes, dans son progrès.

Pendant sa première enfance, le christianisme ne fit pas de mal ; il fit même un certain bien. La critique des abus, sous quelque forme qu'elle se présente, surtout sous la forme d'une vie digne et exemplaire, est toujours bonne et louable, quelle que soit la doctrine que l'on présente pour remédier à ces abus et qui doit être considérée à part (1).

Mais à mesure que la persécution le fortifie, en lui amenant de nouveaux prosélytes, le christianisme devient plus fier. Il lève la tête ; il se mêle de tout, sans en excepter la politique ; les moines sortent de leurs solitudes et affluent dans les cités pour jouer un rôle et même jouer des armes dans les élections ecclésiastiques ou autres.

Il n'y aurait pas grand'chose à dire à cela, si les moines n'avaient pas fait vœu de se détacher du siècle, de s'élever au-dessus des intérêts terrestres ; d'ailleurs, c'était aux autres à leur résister. Mais on sent déjà, — avant que l'État s'en mêle — que les chrétiens ne sont pas si dédaigneux qu'ils l'affectent du pouvoir et des biens de ce bas monde, et que, s'ils arrivent à s'emparer de l'autorité publique ou à la diriger, ils ne seront pas tendres pour leurs adversaires. Pour être chrétien, on n'en est pas moins homme.

Constantin leur fournit l'occasion de donner la mesure de leur abnégation, de leur humilité, de leur charité, de toutes leurs vertus, et nous verrons qu'ils ne l'ont pas laissée échapper.

Constantin fit, comme on sait, du christianisme la religion officielle de l'État romain; il donna aux prêtres chrétiens les temples et les biens appartenant jusqu'alors aux prêtres payens (2) et combla ses nouveaux élus de privilèges.

Si la nouvelle religion avait porté dans son sein les germes de la régénération du monde romain, et si la protection accordée par l'État à l'Église était utile, c'est à partir de cette époque que l'on aurait dû voir l'empire se relever de sa décadence, et le progrès reprendre son cours au pas accéléré.

L'opinion commune est effectivement qu'il en fut ainsi; mais sur quoi est-elle fondée ? Sur les assertions des chrétiens eux-mêmes, recopiées d'âge en âge par leurs historiens et, par conséquent, très sujettes à caution.

Ce n'est pas aux *manuels* d'histoire *ad usum Delphini* qu'il faut s'en rapporter pour juger de la civilisation romano-chrétienne à partir du règne de Constantin.

Ce n'est pas non plus — ou du moins pas seulement — aux témoignages des adversaires du christianisme ; il faut prendre aux chrétiens ce qu'ils disent de mal d'eux-mêmes, et aux payens ce qu'ils disent de bien des chré-

(1) Cette critique est peut-être tout ce qu'il y a de bon — ou de moins mauvais, — quoiqu'elle soit rarement neuve et originale, dans le socialisme moderne, qui a tant de rapports avec le christianisme primitif.

(2) Ce fut l'expropriation sans indemnités.

tiens. Il est infiniment probable que les chrétiens ne nous trompent pas lorsque, décrivant les faits et gestes de leurs frères et contemporains, ils en disent du mal, qui retombe sur eux-mêmes.

C'est la méthode que nous allons suivre.

Il paraît, d'abord, que la protection de l'État produisit ses effets accoutumés. Bientôt les prêtres et les moines devinrent trop nombreux et la qualité ne gagna pas avec la quantité.

« N'ayant, la plupart, qu'une fausse vocation, ou perdant de vue leurs devoirs, les moines se réfugiaient dans les villes, disputaient, intriguaient, sollicitaient, cabalaient, voulaient se mêler de tout, affaires ecclésiastiques, affaires civiles, et leur zèle fanatique se signalait souvent par des violences intolérables.

« Les magistrats se plaignirent. Théodose défendit aux moines de paraître dans les villes et de sortir de leurs retraites. Deux ans après, il révoqua son édit. Le désordre augmenta de plus en plus, et ce fut la principale cause des troubles continuels de l'Orient, où les moines parvinrent à gouverner les peuples, à dominer même dans les cours, où ils acquirent tant de pouvoir, qu'on ne pouvait devenir évêque sans être moine (1). »

On pourrait remplir un volume des blâmes et critiques dirigés contre l'Église et le clergé romains, non seulement par des laïcs, mais par des prêtres et des évêques. Nous n'en rapporterons que deux ou trois pour mémoire.

Salvien, prêtre de Marseille, s'adressant à sa mère l'Église, lui dit : « Tu as perdu ton détachement des richesses mondaines et ton amour des biens célestes... Autant tu as gagné de peuples, autant tu as gagné de vices. Plus tu as été riche par le nombre, plus tu as été pauvre en dévotion; à la fois plus grande et plus petite, en progrès et en décadence. »

Et Eusèbe, évêque de Césarée : « L'envie, l'ambition, l'hypocrisie se glissèrent parmi nous, nous nous faisions la guerre, sinon par les armes, au moins par les discours et les écrits ; les pasteurs eux-mêmes se livraient à des querelles, à des haines les uns contre les autres et se disputaient les places de l'Église comme les principautés séculières. »

Les pasteurs et les aspirants étaient même si acharnés les uns contre les autres, que « les bêtes féroces, dit Ammien Marcellin, sont moins cruelles

(1) *Histoire générale* par l'abbé Millot, t. IV, p. 139. Cette citation résume fidèlement ce que l'on trouve en détail dans les lois et décrets des empereurs, dans les actes des conciles et dans les écrits des divers auteurs de l'époque, laïcs et surtout ecclésiastiques. L'abbé Millot a écrit avec beaucoup d'impartialité et ne peut être suspect d'exagérer les vices d'un corps auquel il appartenait. De plus, il connaissait peu l'économie politique, à peine née de son temps; il n'a donc pu songer à torturer les faits historiques pour les adapter à la théorie que nous avons posée et qu'ils viennent pourtant confirmer. C'est pourquoi j'ai choisi cet auteur de préférence à beaucoup d'autres plus connus.

pour les hommes que les chrétiens ne le sont, dans leurs disputes, les uns pour les autres. »

Ces faits sont connus de tout le monde et ne sont contestés par personne. On ne les explique pas, on n'en cherche même pas la cause, on les rejette sur le malheur des temps, sur le péché originel, sur l'origine simienne de l'homme et sur d'autres hypothèses aussi invraisemblables. La vraie cause, c'est la protection de l'État à l'Église ; on s'en assurera de plus en plus à mesure qu'on verra toujours et partout la même cause produire les mêmes effets.

Du moment que le christianisme fut devenu religion d'État, la principale occupation des empereurs fut de réunir des conciles, de s'efforcer de mettre d'accord les chrétiens entre eux, dans leurs intérêts et dans leurs doctrines, et d'échapper à leurs intrigues et à leurs cabales. Les disputes théologiques devenaient toujours plus vives à mesure que les empereurs et les conciles multipliaient les formules de foi.

Sous prétexte de charité — bien ordonnée — les moines et les clercs se faisaient faire des dons et des legs par les fidèles assez naïfs pour écouter ces bons apôtres. Les empereurs furent obligés d'intervenir.

« Plein de vénération d'ailleurs pour l'épiscopat, Valentinien opposa une barrière aux clercs et aux moines intéressés, en leur défendant de fréquenter les maisons des veuves, des orphelins, et en déclarant dévolues au fisc les donations qu'une femme leur ferait sous prétexte de piété, même par testament. » (Millot, *op. cit.*, IV, 98.)

La protection engendre l'ingratitude. Chaque fois que j'accorde une faveur, disait Louis XIV, je fais dix mécontents et un ingrat.

Le mécontentement s'explique : la faveur pour l'un ne se donne qu'aux dépens des autres. L'ingratitude s'explique aussi : le protecteur ne donnant pas du sien, il ne lui est rien dû en retour ; le protégé ne doit d'ailleurs pas plus de reconnaissance au public, qui n'a donné, par l'intermédiaire de son roi, qu'involontairement ou même contre son gré.

Le clergé romain ne voulut pas faire mentir le proverbe et ne manqua pas de montrer son orgueil et son ingratitude envers ses protecteurs. En voici un exemple.

Léonce, évêque de Tripoli, refuse de faire une visite de politesse à l'impératrice Eusébie, sa bienfaitrice, et prescrit ainsi qu'il suit le cérémonial qu'il exigeait d'elle : « Quand j'entrerai, qu'elle se lève aussitôt, qu'elle vienne au-devant de moi, qu'elle s'incline profondément devant moi pour recevoir ma bénédiction. Quand je serai assis, elle se tiendra modestement debout, jusqu'à ce que je lui fasse signe de s'asseoir. »

Voilà l'humilité que le christianisme a apportée dans le monde. Son histoire est pleine d'exemples semblables.

Nous avons donné un aperçu de ce qu'étaient le caractère et les mœurs

des Romains, avant que le christianisme ne vînt éclairer et régénérer le monde. La nouvelle religion, devenue officielle, aurait dû y introduire quelque amélioration, tout au moins parmi les grands et les empereurs, que l'Église tenait dans sa main. Il n'en fut rien. Grands et petits, les Romains restèrent ce qu'ils avaient toujours été : féroces, perfides et traîtres, autant et même plus que jamais.

Les Romains violent les engagements qu'ils ont pris avec les Allemands, en 366, sous Valentinien. Ils en font autant avec les Goths, avec les Huns, avec tous les barbares avec lesquels ils traitent. Théodose va plus loin : il prend des mesures pour faire assassiner Attila.

Tant que les chrétiens ne furent pas protégés, ils furent bien vus des barbares, tant occidentaux qu'orientaux. Les chrétiens persécutés à Rome se réfugiaient chez les barbares et étaient bien reçus, parce qu'il existait de grandes analogies entre le christianisme et leurs propres religions.

Les Barbares, dit Le Nain de Tillemont, se faisaient un honneur de recevoir les chrétiens persécutés avec d'autant plus d'humanité que les Romains les avaient traités avec plus de barbarie. Ils eurent autant de soin de les cacher qu'ils en eussent pu avoir pour eux-mêmes et ne craignirent point de perdre de l'argent, de souffrir la prison, et de s'exposer même à la mort plutôt que de trahir ceux qui s'étaient confiés à leur foi. (*Hist. ecclés.*, t. V, p. 55.)

Voilà des mœurs un peu différentes de celles que nous venons de voir en pratique chez les prétendus civilisés romano-chrétiens.

Quand les chrétiens furent protégés et, par conséquent corrompus et devenus à leur tour persécuteurs, tout changea. « Sapar II, roi de Perse (vers 350), persécutait les chrétiens par politique. Autrefois, dans les temps de persécution, ils avaient trouvé asile en Perse ; mais ils parurent suspects et furent traités en ennemis publics, quand la religion (chrétienne) prit le dessus dans l'empire par le zèle de Constantin. » (Millot, *op. cit.*, p. 45.)

Une conséquence ordinaire de la protection de l'État à l'Église est l'hérésie. Il est naturel qu'il y ait des divergences d'opinions. Les hommes sont fous, a dit Fontenelle, mais ils ne sauraient l'être tous de la même manière.

En liberté (absence de protection) les opinions se combattent, mais se tolèrent, se supportent.

En régime protecteur, elles deviennent intolérantes, en appellent au protecteur qui, par son intervention, ne fait qu'envenimer les disputes. C'est ce qui arriva sous la plupart des successeurs de Constantin, notamment sous Justinien.

« Justinien, qui détruisit ces sectes (les hérésies), par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligeait à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles ; il

n'avait fait que diminuer celui des hommes. » (Montesquieu. *Grand. et décad.*).

La dépopulation de l'empire romain, tel fut le résultat final du christianisme officiel. Déjà le fisc avait tué ou empêché de naître une foule de citoyens et fait émigrer tous les meilleurs, tous ceux qui avaient quelques ressources et de l'initiative. Les querelles religieuses firent le reste.

Le tableau que nous venons d'esquisser est peu flatteur pour le christianisme ; mais il est fidèle et, en tout cas, sincère. Je n'ai rien avancé de ma propre autorité, rien pris « sous mon bonnet », je n'ai fait que citer et interpréter des faits, encore n'en ai-je cité que le moins possible, que ce qui était rigoureusement nécessaire.

Il résulte de ces faits que, non seulement le christianisme, devenu religion d'État, n'a pas arrêté le courant de décadence qui entraînait le monde romain, mais qu'il l'a accéléré, en en prenant lui-même la direction. Le moins que l'on puisse dire, en faisant toutes les concessions possibles, c'est qu'il ne l'a certainement pas retardée.

Le luxe et la misère, la corruption, la dépopulation — signe, celui-ci, le plus certain de la décadence d'un peuple — vont sans cesse en augmentant et ouvrent les portes de l'empire aux envahisseurs. Les Goths entrent dans l'empire comme chez eux. Ils traversent la Gaule, l'Italie, l'Espagne et vont jusqu'en Afrique sans rencontrer la moindre résistance sérieuse. Ou l'empire était donc dépeuplé, ou sa population était d'une lâcheté sans exemple dans l'histoire, ou elle en avait assez du régime christiano-romain.

On voit que les manuels d'histoire se trompent ou nous trompent, quand ils nous affirment que le christianisme a régénéré le monde.

Les historiens modernes ne se tiennent pas pour battus. Ils disent que, si l'Église n'a pas accompli sa mission, c'est qu'elle en a été empêchée par les invasions barbares, qui ont ravagé, saccagé, brûlé, détruit la civilisation romaine, et répandu sur l'Europe, pour de longs siècles, ce qu'on a appelé « les ténèbres du moyen âge ».

Pour savoir ce que vaut cette nouvelle assertion, il faut nous informer de ce qu'étaient les barbares, quelles étaient leurs mœurs et coutumes ; il faut voir s'ils avaient quelque antipathie pour la civilisation en général et pour le christianisme en particulier.

CHAPITRE VIII

LES BARBARES, LEURS MŒURS ET COUTUMES

Les Grecs et les Romains appelaient *barbares* tous les étrangers et spécialement les peuples de l'Europe Nord-Occidentale, sans, d'ailleurs, attacher à ce nom la signification dépréciative qu'on lui a donnée plus tard (1).

(1) L'origine de ce nom vient de ce que les peuples du Nord, qui eurent souvent des incur-

On se plaît à nous représenter les barbares comme des bêtes féroces, dépourvus de toute civilisation, vivant misérablement, à peine logés, et vêtus des produits de leur chasse, de l'industrie pastorale et, tout au plus, de ceux d'une agriculture tout à fait rudimentaire, ne rêvant que coups et blessures, guerre et carnage.

C'était là un beau thème à développer pour les rhétoriciens partisans du système politique et social de Rome ; aussi n'y ont-ils pas manqué.

J'ai partagé moi-même l'opinion commune tant que je n'ai connu que les manuels d'histoire ancienne ; il a fallu que je remonte aux sources pour m'apercevoir de mon erreur et de celle de tous les hommes qui ont été éclairés par les écoles. C'est en lisant la *Guerre des Gaules* que mes yeux se sont ouverts.

Comment, me dis-je, une armée romaine a-t-elle pu vivre pendant dix ans dans un pays comme la Gaule soi-disant inculte (1) ? Comment les corps de cette armée pouvaient-ils se transporter si rapidement, si inopinément d'un point sur l'autre de ce territoire, avec armes et bagages, s'il n'y avait ni routes, ni moyens de transports, pas même des brouettes, comme nous l'enseignent nos professeurs ?... Comment les troupes romaines auraient-elles pu brûler les récoltes, ainsi que le dit souvent leur général, dans un pays où, par hypothèse, il n'y avait pas d'agriculture ? Comment... etc.

Une fois sur cette piste, il me fut facile de la parcourir. Je laissai de côté les manuels et je recourus aux sources, je lus les auteurs grecs et romains eux-mêmes, bien convaincu, étant donné leur chauvinisme, qu'ils ne pouvaient être taxés d'exagération dans le bien qu'ils diraient des barbares.

Il faudrait plusieurs volumes pour exposer le résultat de mes recherches sur les barbares. La voie à suivre est indiquée à ceux qui voudraient s'instruire. Je me bornerai à rapporter ici quelques faits relatifs à la question que je traite et propres à éclairer les lecteurs.

Est-il vraisemblable que les peuples voisins de l'empire romain en soient restés tout à fait isolés ? Les historiens qui nous l'assurent et qui divisent le monde ancien en deux parties nettement distinctes, ne raisonnent-ils pas comme certains peuples modernes qui, ne sortant jamais de chez eux, croient que la civilisation finit à leurs frontières et sont tout ébahis quand la force des choses les met en face de plus civilisés qu'eux ?

sions en Grèce, à Rome et ailleurs, appelaient le pain *bara*, et disaient *bara, bara, pour du pain, du pain*. Leur langage fut appelé du nom de *baragouin*, qui signifie *pain et vin*.

(1) On sait que le pays romain ne produisait rien et dépendait absolument des provinces pour ses subsistances. Bien loin de pouvoir expédier des vivres à l'armée des Gaules, Rome aurait plutôt eu besoin d'en recevoir pour rassasier sa populace oisive et parasitaire.

Qui sait si les Barbares n'étaient pas plus civilisés que les Romains? Qui sait même si les Romains ne leur doivent pas le meilleur du peu de civilisation qu'ils ont eue.

Il est certain que, bien avant l'ère chrétienne, les Gaulois furent la terreur des Grecs et des Romains. Il est non moins certain qu'ils ne cultivaient pas seulement l'art de la guerre, mais aussi la philosophie, les lettres, les arts, les sciences, l'industrie.

Cicéron attribue aux druides gaulois l'invention de la philosophie. Il exagère peut-être ?

Aristote dit que, 1.500 ans avant notre ère, les druides gaulois rivalisaient de science avec les mages de la Perse, les prêtres de l'Egypte et les gymnosophistes de l'Inde. Les Romains et même les Grecs n'étaient pas encore nés! Il est possible qu'Aristote se trompe ?

Nous savons, d'autre part, que les premiers maîtres des Romains en littérature, en poésie, en éloquence, en dramaturgie, etc., furent des Gaulois. Ce sont les Bénédictins qui nous apprennent cela dans leur *Histoire littéraire de la France*.

Dans le domaine économique, les Gaulois étaient peut-être plus forts encore que dans le domaine littéraire et scientifique. Pline emploie plusieurs livres de son *Histoire naturelle* à énumérer et décrire les inventions dans les arts et les métiers qui avaient été faites par les barbares, spécialement par les Gaulois, et je ne me souviens pas qu'il en ait cité aucune qui vînt des Romains.

Il est de fait qu'à moins de mettre le brigandage et la fourberie au nombre des arts et métiers, on serait bien embarrassé de dire quelle invention les Romains ont faite. Même dans l'art de la guerre, ils n'ont jamais fait qu'emprunter aux autres peuples.

Il n'en est pas moins vrai, dira-t-on, que César a conquis la Gaule, ce qui prouve qu'en somme la Gaule était inférieure à Rome.

Si César a conquis la Gaule, il faut convenir qu'il y a mis le temps ; mais est-ce seulement vrai? Ses dix ans de campagne n'ont-ils pas été employés à diviser les Gaulois pour les affaiblir, à se faire des partisans parmi les chefs gaulois pour les opposer à ses concurrents de Rome? Ne sont-ce pas les Gaulois qu'il s'était inféodés qui l'ont contraint à passer le Rubicon? Ne sont-ce pas ces mêmes Gaulois qui, ensuite, ont fait la loi à Rome et donné le ton jusque dans les modes, tant pour les hommes que pour les femmes, au point que les dames romaines se teignaient les cheveux pour tâcher de ressembler aux blondes gauloises?

Les Germains, voisins des Gaulois et venant du même *germe*, étaient loin, eux aussi, d'être inférieurs aux Romains. On suppose que le tableau de leurs mœurs tracé par Tacite est flatté ; mais il n'était guère dans l'usage des

Romains de flatter les barbares, et, d'ailleurs, il y a bien d'autres témoignages en faveur de ces peuples.

Ce que les historiens grecs et romains nous apprennent sur les Goths, les Burgondes, les Francs, les Allemands, les Huns, les Lombards, etc., n'est pas moins à l'avantage de ces peuples, et l'on peut croire que ces auteurs n'exagèrent pas en bien quand ils parlent des étrangers. Citons quelques exemples de leurs appréciations.

Voici pour les Goths : « Beaux hommes, belliqueux, sensés, chastes, constants ; leurs princes ne portaient que le nom de juges, plus respectable à leurs yeux que celui de rois. Leurs lois, précises et claires, étaient invariablement observées. »

L'auteur, qui nous présente cette esquisse d'après les originaux, ajoute que les Goths se distinguaient des autres barbares par des qualités supérieures. Pour nous assurer si nous avons affaire à l'exception ou à la règle, voyons donc ce qu'étaient les autres barbares.

« Les Francs, dit Agathias, me semblent très polis... Parmi les excellentes qualités qui rendent cette nation recommandable, j'admire surtout le soin qu'ils ont de conserver entre eux la paix et la justice. Quoique dans le siècle passé et dans le nôtre leur royaume ait été partagé plusieurs fois entre trois princes, ou même encore plus de trois, ils ne se sont jamais souillés d'aucune guerre civile, et ils n'ont point appris à tremper leurs mains dans le sang de leurs citoyens.

« Partout où il y a deux grandes puissances à peu près égales, il y a aussi de la jalousie, de l'ambition, du désir de commander et d'autres passions turbulentes et furieuses, qui remplissent le monde de confusion et de désordre. Cependant il n'arrive rien de semblable parmi ces peuples. Quand il naît quelques différends entre deux princes, ils s'assemblent tous comme pour le décider par les armes, et lorsque les deux armées sont en présence, ils mettent bas toute sorte d'inimitié, rentrent en bonne intelligence et obligent leurs chefs ou à régler leurs querelles par les lois, ou, au moins, à courir seuls le hasard du combat, croyant qu'il serait aussi peu conforme à la raison qu'à la coutume du pays, d'exposer l'État, pour un intérêt particulier, au péril d'une bataille.

« En même temps ils rompent leurs rangs et quittent leurs armes ; et, sans faire de garde, sans poser de sentinelles, ils passent librement sur les terres les uns des autres, tant ces peuples ont d'amour pour la justice et pour leur patrie, et tant les princes apportent de condescendance et de douceur dans les occasions où ils le jugent nécessaire.

« ... Les Allemands gardent la même forme de gouvernement que les Francs, mais ils ne font pas profession de la même religion. » (*Histoire de Justinien*, L. I, ch. 2 et 3).

Cette citation est un peu longue, quoique je l'aie écourtée autant que possible ; mais il s'agit de nos pères, c'est pourquoi j'ai compté sur la patience et sur l'indulgence de ceux qui, parmi nous, ont toujours la bouche pleine du mot patriotisme.

Agathias nous a-t-il présenté un tableau infidèle des mœurs et coutumes des Francs et des Allemands? S'il était le seul à parler ainsi et si aucun fait ne venait à l'appui de son témoignage, on pourrait le révoquer en doute; mais on sait que sa description s'applique à beaucoup d'autres barbares, antérieurs et postérieurs.

C'est de la même façon que, depuis bien des siècles, les Gaulois vidaient leurs querelles. Il suffisait, nous apprend Diodore de Sicile, qu'un barde intervînt entre deux armées prêtes à se combattre, pour qu'elles missent bas les armes et que le différend fût jugé par le barde ou par le duel des deux chefs.

Le métier de roi n'était pas si doux à exercer en ce temps-là que de nos jours, mais les peuples ne s'en trouvaient pas plus mal.

La coutume des Francs s'est perpétuée sous la première race de nos rois et même plus longtemps. Grégoire de Tours en cite des exemples; toute la différence est que les évêques avaient remplacé les bardes; mais ils ne les remplacèrent pas longtemps par la raison, nous le verrons plus loin, que, d'hommes de paix, les évêques devinrent eux-mêmes des hommes de guerre, donc, juges et parties.

Les mœurs et coutumes des Burgondes ne se différencient pas essentiellement de celles des Francs et des Allemands. « Ils aimaient la paix et traitaient les Gallo-Romains de leurs États avec douceur, sans leur faire de tort, non comme des peuples conquis, mais comme des frères en Jésus-Christ. Ils honoraient le travail, comme il le mérite ; ils étaient presque tous artisans et fort satisfaits de gagner leur vie par le travail. » (*Hist. littér. de la France*, t. II, p. 26).

Quels barbares au point de vue romain! Et comme on comprendrait leur indignation et leur vengeance — s'ils l'avaient exercée — contre les Romains qui leur manquaient de parole et les trahissaient à chaque instant!

Les Lombards, autres envahisseurs, étaient de la même pâte que les Bourguignons. « Ils honoraient l'industrie et le commerce, dit Ozanam, au point d'élever à toutes les dignités les ouvriers de la dernière classe, et jusqu'aux gens des plus vils métiers, tous ceux qu'ailleurs on repousse comme des lépreux, qu'on écarte des études honnêtes et des arts libéraux. » (Ozanam, *L'Enseignement au moyen âge*, p. 72).

Les Huns, malgré le peu d'harmonie de leur nom, n'étaient pas moins civilisés que les autres barbares. Priscus, qui faisait précisément partie de l'ambassade chargée par Théodose d'assassiner Attila, nous donne des ren-

seignements sur la cour de ce prince et sur la manière dont il reçut l'ambassade. Le roi, dit-il, donna un festin à toute sa cour, où les convives furent servis en vaisselle d'or et d'argent, mais où il n'usa lui-même que de vaisselle de bois, et ne mangea que d'une seule viande. Deux poètes vinrent chanter ses victoires. Leurs chants transportèrent la jeunesse d'enthousiasme, tandis que les vieillards pleuraient de ne pouvoir plus se signaler, à l'exemple du héros. Deux bouffons terminèrent la fête. Au milieu des éclats de rire qu'ils excitaient, le roi conserva toujours sa gravité, et ne montra de la joie qu'en caressant le plus jeune de ses fils, objet particulier de sa tendresse.

Attila, qui était informé du projet de Théodose, renvoya les députés à Constantinople, avec ordre de dire à l'empereur qu'Attila et Théodose étaient également de noble race ; mais que Théodose s'était dégradé en devenant esclave d'Attila, auquel il payait tribut ; qu'il n'était qu'un esclave lâche et perfide, puisqu'il employait la trahison pour faire périr son maître ; et qu'Attila ne lui pardonnerait qu'après que son eunuque (1) lui aurait été remis entre les mains, pour être puni comme il le méritait.

La conduite d'Attila envers le pape Léon n'est pas moins digne, et prouve une fois de plus la déférence — ce qui ne veut pas dire la servilité — des barbares pour les autorités spirituelles (2).

Que signifient tous ces faits? Rêvons-nous? Est-ce là du roman ou de l'histoire ? Nous avons un moyen simple et sûr de nous en assurer, c'est de suivre les faits et gestes de ces barbares pendant et après les invasions.

CHAPITRE IX

LES INVASIONS BARBARES

On ne soupçonnera pas les chrétiens, surtout les prélats, de partialité en faveur des barbares. Voyons donc ce que dit saint Augustin de leurs invasions.

Lorsqu'ils conquirent l'Italie, les sépulcres des martyrs, les basiliques des apôtres furent des asiles inviolables pour les payens comme pour les chrétiens qui s'y réfugiaient, tellement ils avaient de respect pour les noms et les doctrines du Christ (3).

Rome eut moins à souffrir, dit plus loin le même Père de l'Eglise, des invasions des Gaulois et des Goths que des guerres civiles qui la déchirè-

(1) Chrysafe, conseiller de Théodose dans cette affaire.

(2) On sait qu'il suffit que l'évêque de Rome allât en grande pompe au devant de ce conquérant pour décider celui-ci à se retirer et ne pas entrer dans Rome, par pure déférence pour le caractère religieux de Léon.

(3) Non seulement pour les doctrines du Christ, mais pour toutes les idées et opinions religieuses, comme nous le verrons tout à l'heure.

rent de tout temps. « Les Goths firent grâce à tant de sénateurs, qu'on ne saurait affirmer s'ils en ont tué quelques-uns. » Le temple de Junon, ajoute saint Augustin, ne sauva personne de ceux qui s'y réfugièrent après le siège de Troie, tandis que les basiliques des apôtres protégèrent contre les barbares tous ceux qui vinrent y chercher asile. » (*Cité de Dieu*).

Il est si vrai que les barbares ne firent à Rome aucun des actes de « vandalisme » dont on les accuse, qu'à l'époque précise où les Goths envahirent l'Italie, et où, selon les historiens modernes, la capitale de l'empire romain était en proie aux massacres des personnes, aux incendies des monuments, à toutes les horreurs de la guerre la plus cruelle, Rutilius nous fait une description de Rome qui prouve que ces prétendus barbares avaient respecté tous ses monuments, comme saint Augustin vient de nous prouver qu'ils avaient, autant que possible, respecté les personnes.

Un peu plus tard, « au moment où l'invasion lombarde descend des Alpes, il semble que ce torrent va tout entraîner ; au bout d'un siècle on s'étonne de retrouver les villes debout et les écoles ouvertes. » (Ozanam. *L'enseignement au moyen-âge*, p. 11).

Quand Charlemagne écrit de Rome au moine Alcuin pour l'engager à venir l'y rejoindre, il lui fait un tableau de cette ville aux *palais dorés* qui est l'exacte reproduction de celui qu'en avait fait Rutilius ; et pourtant les invasions et les prétendues dévastations n'avaient pas cessé un instant.

Nous pourrions tirer de l'histoire vraie une foule de faits qui prouvent que les barbares ne faisaient que le moins de mal possible et seulement lorsqu'ils étaient poussés à bout par la mauvaise foi des Romains. Nous n'en citerons que quelques-uns, laissant aux lecteurs curieux le soin de remonter aux sources, aux chroniqueurs de l'époque.

Alaric, roi des Visigoths, punit ses soldats d'avoir pris un convoi de vivres aux Romains et le rend à ceux-ci. Ce n'est qu'après avoir essuyé de nombreuses perfidies de la part des Romains, qu'il finit par assiéger et prendre leur ville et encore, en cette circonstance, il recommande à ses soldats d'épargner le sang, de respecter l'honneur des femmes.

Théodoric, roi des Ostrogoths, s'adressant à ses sujets et aux Romains, disait : « Ce n'est pas la force qui doit régner, c'est la justice. Vous vivez dans le même empire, vivez amis ; que les Goths chérissent les Romains comme leurs voisins et leurs frères ; que les Romains chérissent les Goths comme leurs défenseurs. Que les autres conquérants pillent et détruisent les villes de leurs conquêtes, pour nous, nous voulons faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt. Ce n'est pas perdre, quoi qu'il en coûte, quand on gagne la vie d'un homme. »

A quelle époque de leur histoire les Romains, qu'on nous représente comme nos civilisateurs, ont-ils parlé et agi de cette façon? Et les chrétiens, quand

est-ce qu'on les a vus prêcher et pratiquer la tolérance religieuse, comme l'a fait le même Ostrogoth Théodoric ?

« Nous n'avons aucun empire sur la religion, disait-il, personne ne peut être forcé à croire malgré lui. »

Et cet autre, Théodat : « Puisque la divinité souffre plusieurs religions, nous n'osons en prescrire une seule. Nous nous souvenons d'avoir lu qu'il faut sacrifier à Dieu volontairement et non par la contrainte d'un maître. Celui qui tente de faire autrement s'oppose donc aux ordres divins. »

Si les envahisseurs de l'empire — ou du désert — romain avaient ravagé, saccagé, ruiné, brûlé, massacré, détruit, fait tout ce dont on les accuse, il n'y aurait là rien de bien étonnant et cela ne prouverait rien contre eux et leur civilisation. On a vu des choses pareilles dans tous les temps, et, à moins d'être aveugle volontaire, on en voit de pires de nos jours, où les nations qui se disent civilisées, trop lâches pour s'attaquer entre elles, vont porter le fer, le feu, l'alcool, etc., chez des peuplades désarmées et inoffensives. Mais on voit que l'accusation est tout à fait dénuée de fondement.

Les Romains n'ont pas attendu la venue des barbares pour ravager et miner le monde. Ils se sont très bien acquittés eux-mêmes de cette tâche, la seule qui fût dans leurs aptitudes, longtemps avant les invasions.

« Il n'y a point d'État, dit Montesquieu, où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affaiblissent ; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges, à mesure que l'on est moins en état de les porter: bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables.

« Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisait sur les peuples. Les citoyens poursuivis par les traitants, n'avaient d'autre ressource que de se réfugier chez les barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la voulait prendre. » (*Grand. et décad. des Rom.*).

« Croyez-moi, de tant de trésors que possédait la république romaine, il ne reste plus rien ; et le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à acheter la paix des barbares. Nos finances sont épuisées, nos villes détruites nos provinces ruinées. » (Ammien Marcellin).

A qui la faute si Rome a été ruinée et est tombée en décadence? Salvien, qui estime les barbares bien au-dessus des Romains, soutient que ce sont les dérèglements des chrétiens qui ont attiré les ravages des barbares. De l'aveu des chrétiens, le christianisme n'a donc pas régénéré l'empire et l'a, au contraire, achevé de ruiner.

Les vrais sauveurs de la civilisation ont été les barbares. L'empire romain était délabré, dépeuplé, retourné presque à l'état sauvage ; les barbares y sont entrés comme travailleurs — nous en avons vu les preuves — et comme défenseurs — comme Théodoric l'a dit — de ce qui restait de Romains.

Bien plus, les barbares ont été appelés à leur secours par les derniers

Romains que le fisc n'avait pas encore exterminés. « Dans ce temps-là (v^e^ siècle) dit Grégoire de Tours, comme le bruit du triomphe des Francs retentissait déjà dans ce pays, et que chacun désirait avec ardeur qu'ils y établissent leur empire... » Et plus loin : « Un grand nombre d'habitants des Gaules désiraient alors avec ardeur de vivre sous la domination des Francs. »

(*A suivre.*) ROUXEL.

CROYANCE

Ma vie est un jardin sans parterre et sans fruit,
Un désert inhumain sans oasis superbe,
Sans fleur et sans oiseau, sans rivière et sans herbe
Et mon âme se plaît aux sombreurs de la nuit.

Je déteste la foule et la fête et le bruit,
Les mots d'amour menteurs et le discours acerbe,
Mais j'aime à m'entourer de l'Esprit et du Verbe,
Car mon désir ardent vers leur voix me conduit.

Je sens alors mon corps inerte et inutile
Déchirer lentement sa dépouille servile
Et devenir un être empreint d'humanité.

Je sens que tout est juste et qu'enfin tout doit être,
Que le mal et le bien nous le devons connaître,
Pour un jour nous griser d'éternelle bonté.

ÉLIE BRACHET.

Etude d'un sujet hyperphysique

(Madame ARNOULT)

(*Suite*).

On vérifia l'état des nœuds et de la couture fermant les orifices du sac : tout était intact. On essaya, mais vainement, de faire passer par toutes les ouvertures le plus mince des objets apportés, le petit flacon de 0.06 × 00.2 : après quoi le sujet et son mari, libérés, passèrent dans une pièce voisine pour reprendre leurs vêtements.

Cette séance, par suite des précautions prises pour le changement d'ha-

bits de M. et de Mme Arnoult, avait donné la preuve indéniable de la réalité des apports.

***

Je regrette d'être ici obligé d'aborder un incident qui, bien qu'ayant passé inaperçu pour tous les assistants, a faussé une partie de l'expérience. Voici :

Voulant rendre indubitable le phénomène de la germination, j'avais pensé faire marquer les oignons de jacinthe par une personne compétente, qui pût au besoin injecter dans ces objets un liquide colorant mais ne détruisant ni la vitalité du germe ni le pouvoir nutritif de la pulpe.

Je m'étais adressé dans ce but à un jeune préparateur de botanique en lui exposant mon *desideratum*, mais sans lui cacher du reste la nature de l'expérience au contrôle de laquelle je le conviais. De plus, connaissant les idées qui l'entouraient et qui pouvaient être siennes, je lui fis observer qu'avant de lui confier le rôle que je lui destinais, je désirais être absolument assuré que son acceptation ne froisserait aucun scrupule ni dans sa conscience ni autour de lui. Il m'en donna l'affirmation formelle. Devant son assurance, je lui communiquai l'indication du contrôle tel que je le comprenais : il se procurerait lui-même les oignons, et les marquerait à son idée, — en respectant, je le répète, à la fois la vitalité du germe et le pouvoir nutritif de la pulpe, sans lesquels aucune germination ne pouvait être possible ; ses marques, inconnues de tout autre, seraient reproduites dans une enveloppe qui me serait remise cachetée avant la séance, pour n'être ouverte qu'après la germination, de façon à bien identifier les objets.

Or, le soir de la séance, alors qu'on n'attendait plus que lui pour commencer, il me fit remettre les oignons marqués, le pli contenant le *duplicata* des marques, et une lettre où il me disait que « l'idée de la séance à laquelle il devait assister produisait autour de lui une telle impression nerveuse qu'il croyait devoir y renoncer. »

Comment, à cette heure, le remplacer ? Il avait eu quinze jours pour faire ses réflexions, et c'est au moment même de la séance qu'il se dérobait Certes, j'admets tous les scrupules ; ce jeune homme se serait retiré à temps j'aurais pu le remplacer — et bien facilement ; mais des scrupules manifestés si tardivement, et de façon — pour tous les expérimentateurs de ces choses qui savent que les instructions doivent être suivies à la lettre — à amener l'échec de l'expérience, ces scrupules tardifs peuvent être jugés sévèrement, et taxés au moins d'incorrection.

En effet, à plusieurs reprises et avec insistance, les « guides » du sujet réclamèrent sa présence : hors d'elle, le phénomène ne pouvait être que dénaturé : il le fut ; c'est ce qui explique que les oignons au lieu d'être ger-

més ont disparu ; c'est ce qui explique également qu'à la séance suivante il y eut du désarroi dans l'apport de jacinthes qui n'étaient nullement celles qui avaient été remises et qu'on ne pouvait dès lors considérer que comme de simples apports.

Le lendemain, ce jeune homme vint s'excuser — il y avait matière ; comprenant la délicatesse de la situation où il s'était mis, il eut recours pour s'en dégager, à un moyen facile : tout, en pareille matière est faux, archifaux :

— Tenez ! cette jacinthe fleurie est un apport simulé ; elle a eu ses racines coupées par un instrument tranchant !

— Connaissez-vous donc les conditions du travail hyperphysique ? Nul de nous ne les connaît encore.

— Cette plante fleurie a été préparée pour remplacer un de mes oignons.

— Mais elle ne porte aucune marque alors que le sujet savait que vos oignons devaient être marqués.

— Cela ne fait rien. J'en suis sûr !

— Mais comment était-elle arrivée là, dans un tel état de fraîcheur, avec toutes ses fleurs ?

— Bah ! la prestidigitation offre tant de ressources !

— Mais le voile ? Mais l'orange avec son rameau ? Mais les violettes ?

— Peuh ! le sujet avait avalé tout ça pour le restituer dans l'obscurité (1) !

— Venez à la prochaine séance : vous constaterez la fausseté de vos affirmations.

— Je n'y tiens pas... dès lorsque, pour moi, cette jacinthe a été préparée pour remplacer un de mes oignons, tout le reste est suspect.

— Mais le sujet savait que vos oignons sont marqués de façon à être identifiés : il ne pouvait avoir la pensée de donner le change, puisque sa fleur ne porte aucune marque !

— N'importe !... Tous ces phénomènes sont faux et fraudés !

Je ne pus que m'incliner — très bas — devant sa juvénile assurance, en admirant que cinq minutes lui eussent suffi pour se créer — sans aucune constatation de fait, sans aucune étude préalable — une conviction que, chez moi, plus d'un tiers de siècle d'études théoriques et d'expérimentations suivies n'a pas encore réussi à asseoir. De plus, devant son parti pris d'hostilité sans aucune expérimentation, je suis fondé, ce semble, à me demander si son raisonnement ne doit pas être retourné, et si au lieu de dire comme

(1) Comment expliquer alors que les fleurs ne portaient aucune trace de froissement ainsi qu'ont pu le constater tous les membres du contrôle, et surtout que le voile de la deuxième séance et la dentelle de la troisième séance n'aient présenté aucune trace jaunâtre ou brune due au contact avec les liquides stomachiques ? Car enfin le contrôle comportait des médecins dont une pareille constatation eût éveillé l'attention.

lui : « Ce phénomène me paraissant falsifié, pour moi tout le reste est faux ! » il n'y a pas lieu de penser au contraire : « Décidé à trouver tout faux, il a refusé de raisonner au sujet de cet apport de fleur et l'a déclaré *a priori* falsifié pour refuser de constater quoi que ce soit. »

Enfin, en présence de ce parti pris si vivement manifesté, en présence surtout de ce qui s'est passé par la suite où les « guides » du sujet réclamaient si vivement la présence du « contrôle » des oignons, je suis à me demander si un piège n'a pas été tendu...

Quoi qu'il en soit, pour conclure, je conseille à ce jeune homme de relire — s'il l'a jamais lu — *l'Opus majus* de R. Bacon, particulièrement le chapitre traitant *De sciencia experimentali* où il est dit : « Il y a une expérience naturelle et imparfaite qui est à l'usage des artisans et non des savants. Au-dessus d'elle il y a l'art de faire des expériences qui ne soient pas débiles et imparfaites »... Il paraît qu'aujourd'hui nous avons progressé, nous avons changé tout cela, comme aurait dit Molière, et le « docteur admirable » ainsi que l'a qualifié la postérité — la plus grande apparition du Moyen-Age, comme l'appelait A. de Humbold — aurait sans doute été fort surpris si on lui avait annoncé qu'il viendrait un temps où l'on pourrait se vanter d'avoir une opinion assise en évitant toute expérience, — fût-ce celle des artisans !

Mais au vrai, si telle assurance était admise, Mme Arnoult ne serait pas simplement, comme je le pensais, un sujet capable d'extérioriser dans de grandes proportions sa force neurique : elle serait un phénomène vraiment miraculeux : à la fois ventriloque remarquable, prestidigitatrice hors pair et pourvue d'un pharynx, d'un œsophage et d'un estomac à triples fonds.

— Faites-lui, me disait-il, examiner la gorge par un médecin... J'ai jugé très inutile de me conformer à ce conseil ; lorsque cette accusation sera reprise par un expérimentateur sérieux, il sera toujours temps d'aviser, car le sujet n'aura pas changé d'organisme et parmi tous les docteurs en médecine qui ont chez moi suivi ces expériences — avec quelque intérêt, je crois —, il s'en trouvera toujours bien un pour procéder à l'examen demandé (1).

Un dernier mot, pour finir. Le jour même où m'était formulée cette opinion... au moins légèrement conçue, je recevais une lettre me disant que M. Maxwell, l'auteur des « Phénomènes psychiques » — un maître-livre — était désireux de suivre mes expériences avec Mme Arnoult. On me concèdera que M. Maxwell qui, à la qualité d'avocat général à la Cour d'appel de Paris, joint celle de docteur en médecine, n'est pas précisément un songe creux

(1) J'ai eu la curiosité de faire le calcul d'après la dimension exactement mesurée des objets d'apport : il eût fallu, pour les laisser passer, que la gorge du médium Arnoult présentât une section d'environ 150 centimètres carrés (la section normale étant, si je ne me trompe de 6 à 8 centimètres)... un rien, comme on voit : la proportion de la pilule, pharmaceutique à la boule de billard de forte taille. Laissons de côté cette ineptie.

courant après des tours de passe-passe... Je laisse au lecteur le soin de décider entre lui et ce jeune homme.

En tous cas, si, par suite des faits ci-dessus exposés, mon expérience de germination était complètement faussée, l'auteur de cet accroc était du moins remplacé au contrôle, pour l'expérimentation ultérieure chez moi — et très avantageusement, sans conteste (1).

***

Une parenthèse.

Je comptais n'en pas dire plus long sur ce fâcheux incident, mais depuis, un « fait nouveau » s'est produit, qu'il est sinon utile, au moins curieux de rapporter, car il sera, pour le lecteur, une contribution à l'étude de la façon dont les êtres du Mystère entrent, suivant qu'ils le jugent à propos en communication avec nous.

Voici le fait:

Ces pages étaient déjà sous presse, lorsque, au cours d'une séance d'étude trouvant en face de moi, dans le Mystère, l'Entité qui avait dirigé la série de séances contrôlées dont je rends compte ci-dessus, la pensée me vint de l'interroger pour lui demander ce qu'elle savait et pouvait me dire au sujet de l'incident des oignons marqués.

J'avais à peine formulé ma question que le sujet avec qui j'opérais — en trance calme depuis un certain temps — et sous l'influence d'une Entité extérieure, me saisit le bras avec violence, et, d'une voix incisive, hachée, nerveuse, s'écria en parlant de la personne en question :

— Ah ! celui-là, j'ai réclamé à maintes reprises sa présence : mais il n'a pas osé venir !... il a aussi bien fait.

— Quoi donc ! repris-je. Auriez-vous quelque chose à lui reprocher ?

— Je vais vous dire ce que vous ignorez.

— Dans ce cas, s'il était venu, aurait-il eu à souffrir corporellement de votre part ?

— Non, mais je l'aurais démasqué (*sic*) ; je me serais incarné, j'aurais demandé de la lumière et un couteau, et, en coupant les oignons de jacinthe en présence de tous, j'aurais prouvé que, au mépris des conditions acceptées par lui et des engagements qu'il avait pris, il avait enlevé le milieu de ces oignons de façon à les empêcher de germer.

(1) La décision, imposée par cette incorrection, de regarder comme nul et non avenu le phénomène de germination, rend inutile la publication de la teneur du contenu de l'enveloppe qui, à cet égard, m'avait été remise scellée ; mais je puis, au moins à titre de curiosité, dire ici qu'entre sa remise et son ouverture, une communication du Mystère m'en avait révélé le contenu — fait qui a été vérifié postérieurement par la prise de connaissance du document.

— Qu'a-t-il fait des parties enlevées ?

— Il les a jetées au feu. Voulez-vous que je vous rapporte ces oignons ? Vous constaterez vous-même l'état dans lequel il en a mis l'intérieur.

— Cela nécessiterait pour le sujet une fatigue inutile, étant donné que, après tout ce temps, la chose n'aurait plus d'intérêt pratique ; d'ailleurs, on pourrait trop facilement objecter maintenant que c'est le sujet qui, après avoir dissimulé les oignons, les a évidés lui-même. Mais pourquoi n'avoir pas fait quand même et sur le champ la preuve de piège tendu ?

— En l'absence de l'auteur de cet acte inqualifiable, à quoi bon ? j'ai préféré faire disparaître ces objets que je conserve. J'ai agi de façon à dissimuler, par des apports, l'impossibilité, où m'avait placé un tel agissement, de faire pousser et fleurir entre les mains du sujet les oignons soi-disant préparés dans ce but, mais en réalité stérilisés. Ah ! que j'aurais voulu qu'il fût là, lui, pour le démasquer !

Ici, quelques phrases d'indications particulières que je ne me reconnais pas le droit de reproduire — au moins en ce moment. Puis je continuai :

— Voulez-vous me dire à quel mobile a obéi l'auteur de ce piège ? Vanité personnelle ? Religiosité mal comprise ? Influence étrangère ?... Quoi ?

Ici un temps, puis brusquement, d'une voix mordante et avec une autorité extraordinaire, la réponse siffla :

— Demandez à son confesseur (*sic*) !

Ce fut tout.

Je livre au lecteur, et telle quelle, cette conversation qui eut lieu le 6 mai en présence de ma femme et de M. Leroux, tous deux très surpris d'affirmations aussi formelles. Personnellement, je ne me prononcerai pas laissant chacun libre de juger les faits. Mais s'ils se sont passés tels que l'affirme l'Entité du Mystère — et malheureusement la façon d'agir de la personne en question laisse le champ libre à toutes les suppositions, même les plus fâcheuses — j'ai été trop modéré en qualifiant plus haut d'incorrecte sa conduite en ceci : il convient d'y accoler une autre épithète que je ne veux pas écrire mais à laquelle suppléera quiconque se rappelle la condition posée et acceptée : *ne détruire ni le germe ni le pouvoir nutritif de la pulpe* — et quiconque sait que, dans telles expériences sur l'occulte, on ne peut arriver à quelque résultat sérieux qu'en observant, vis-à-vis des Êtres du Mystère qui veulent bien nous aider dans nos études, la *loyauté* la plus stricte et la plus scrupuleuse.

Ce fâcheux incident étant vidé — au moins dans son état actuel — je ferme la parenthèse et reviens au sujet principal que j'avais laissé à la fin de la deuxième séance.

***

La troisième séance, devant clôturer cette série d'études, avait été fixée comme on l'a vu au mercredi 24 mars.

Pour cette séance dernière, au lieu de diriger le sujet vers tel ou tel phénomène, comme je l'avais fait précédemment, je préférai le laisser entièrement livré à lui-même, et cela pour deux raisons : d'une part, je ne savais quelle suite pouvait être donnée à l'expérience avortée de germination, et, d'un autre côté, ayant remarqué en lui, au cours de ces expériences, de nouvelles possibilités, j'étais désireux de savoir ce qu'il pourrait produire, livré à sa seule inspiration.

Le contrôle se composait, de droite à gauche, de Mme Lancelin, MM. Boudet, Chevreuil, Mme la contesse de X..., M. le baron de Watteville, Mme J. Liebrmann, docteur en médecine, MM. Risler, Liehrmann, Gab. Delanne, Arnoult, moi et M. de Fontenay. Le Dr Gauquelin, et MM. Maxwell et Prunier, empêchés, n'avaient pu venir.

Parmi les assistants, au nombre de six, entre autres le Dr Bienvenot, j'avais eu l'imprudence d'admettre un jeune homme absolument dépourvu de toute culture scientifique, il est vrai, mais que je croyais — parce qu'il me l'avait dit — vivement intéressé par ce genre d'études: je me suis aperçu — trop tard — qu'il considérait cette sorte d'expériences comme un jeu spécial, un simple amusement de curiosité, sans portée scientifique ou autre ; son scepticisme à cet égard, trop ouvertement manifesté, n'empêcha certes pas les phénomènes de se produire, mais leur enleva de leur netteté tout en fatiguant considérablement et inutilement le sujet : cela me fut une leçon pour l'avenir.

M. de Fontenay, habitué à cette sorte d'opérations, avait apporté un appareil photographique, et s'était muni, de plus, d'une petite lampe électrique destinée à faciliter l'éclairage, en remplacement de la lampe à essence utilisée jusqu'alors.

Le sujet est conduit dans une pièce voisine, visité, palpé, partiellement déshabillé, revêtu du sac, et enfin ramené dans le salon. Comme précédemment, la chevelure est défaite et explorée, les chaussures changées, et le sac cousu dans le dos. La doctoresse Liehrmann serre, à la limite de la douleur, les coulisses des poignets et des chevilles, et ces coulisses sont ensuite coupées au ras du dernier nœud.

Après avoir rappelé les conditions générales de contrôle, je donnai lecture des instructions spéciales formulées par les « guides » du sujet, en vue de cette dernière séance :

« Si l'on peut magnétiser le médium, nous recommandons de ne pas le regarder pendant cette opération. — S'il se présente des matérialisations, ne pas les toucher, la vie du sujet étant en danger. — Mettre de l'eau à la disposition du sujet. — La lumière sera demandée comme à la dernière séance :

ne pas la faire sans qu'on la demande. — Une personne seule entrera dans le cercle pour réveiller le médium, ensuite on constatera [les apports]. Pendant la séance, le médium entransé demandera que l'appareil photographique soit mis en place, mais pas avant la séance. »

M. Prunier, magnétiseur du contrôle, entraîné loin de Paris par un deuil, a été suppléé dans ces fonctions par Mme Liehrmann. Ce changement fut regrettable en ce sens que le sujet fut plus long à tomber dans le sommeil magnétique, mais il présenta cet avantage inappréciable de prouver à l'évidence que, des apports s'étant ensuite produits, M. Prunier n'était aucunement soupçonnable de fraude ou de complicité. Quant à Mme Liehrmann, c'était la première fois qu'elle se rencontrait avec le sujet.

A 9 h. 20, les portes furent fermées, les lumières éteintes, et l'expérience commença.

Après quelques minutes, le sujet tombait de sa chaise qui était elle-même renversée, et commençait à suffoquer et à râler sur le parquet. Un éclat de lumière électrique demandé, le montra contracturé, incurvé sur lui-même, et l'obscurité se refit.

Les « guides » du sujet demandèrent tout d'abord avec insistance si la personne qui avait préparé et marqué les oignons de jacinthe remis pour être germés à la précédente séance, se trouvait présente. On répondit négativement, cette personne, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ayant refusé au dernier moment de remplir le rôle qu'elle avait accepté (1).

Ils annoncèrent alors qu'ils allaient tisser une dentelle, et, en effet, pendant sept ou huit minutes, on perçut le bruit d'un métier mais le jeu de la navette n'était pas franc, net et précis comme la fois précédente : on était comme en présence d'un métier détraqué qui, parfois, fonctionnait rapidement, et parfois avait des temps d'arrêt ; cette irrégularité du phénomène doit être, comme il a été dit plus haut, attribuée à l'hostilité latente du jeune homme qui avait été malencontreusement — et j'en fais mon *meâ culpâ* — admis dans l'assistance. De même on perçut comme précédemment le bruit du transvasement de l'eau d'un récipient dans un autre : mais là encore, et vraisemblablement pour la même cause — le phénomène manqua de netteté. Quoi qu'il en soit, à la première éclaircie — demandée par les êtres — on constata, sur les jambes du sujet la présence d'une dentelle, et, près de lui, d'une petite mandarine.

La période d'obscurité suivante fut marquée par trois phénomènes : un

(1) C'est dans son absence que je suis fondé à chercher la cause pour laquelle les oignons ne nous furent pas rapportés germés et fleuris, ainsi que cela avait été promis antérieurement. Je ne puis, à cet égard, que répéter ce que je dis ailleurs : cette défection, accomplie au mépris de tout engagement pris, a faussé complètement l'expérience de germination que, pour ce motif, je regarde comme nulle et non avenue.

souffle assez fort parcourut le cercle et fut même vivement ressenti par les assistants : la pluie d'eau, que j'avais ressentie seul à la précédente séance, se reproduisit, mais mes voisins immédiats y participèrent : c'était une illusion certainement, car, vérification faite après la séance, aucun de nous n'était mouillé ; enfin, le sujet demanda la mise en place de l'appareil photographique pour essayer de saisir, sur la plaque, les « êtres » qui se trouvaient près de lui et que lui-même *voyait*. M. de Fontenay mit aussitôt son appareil en place, dirigeant l'objectif dans la direction qui lui était indiquée par le sujet. Il y eut dix minutes de pose, mais, plus tard le résultat produit au développement de la plaque fut nul. En tous cas, ce n'était là qu'un essai et l'expérience sera recommencée ultérieurement dans de meilleures conditions.

Il y eut quelques alternatives de lumière et d'obscurité. Au cours de chaque éclaircie, on constatait l'augmentation du nombre des apports : d'abord trois autres mandarines, puis des fleurs et feuilles de violettes ; à la fin de la séance, le nombre de ces fleurs était d'environ soixante. De plus, le sujet tenait entre ses mains deux oignons de jacinthe : un petit comportant sept feuilles de 0,10 à 0,15 de développement, avec une tige de 0,10 toute prête à fleurir (conservée dans l'eau, elle a, trois jours après, fourni quatre fleurs) ; un autre, assez gros, comportant sept feuilles de 0,12 à 0,15 et deux tiges de 0.18 à 0.20 garnies : la première d'une vingtaine de fleurs bleues, et la seconde d'environ trente fleurs.

Enfin, cette fois encore, le sujet avait les poignets étroitement liés l'un à l'autre, les mains paume contre paume ; mais alors la ligature était faite indéniablement de façon qu'on ne pût arguer du « nœud à coulisse ». En effet, il y avait cinq tours et plusieurs nœuds. Devant l'impossibilité de les défaire, on coupa la dernière spire : on s'aperçut qu'elle était liée par un nœud à la précédente ; on coupa celle-ci : un nœud la retenait à la troisième, qui, elle-même était unie de la même façon à la seconde, laquelle tenait par un quatrième nœud à la première : il était de toute impossibilité, pour qui admet la possibilité de nœuds à coulisse, de penser que chacun de ces nœuds eût été coulissé ; on fut obligé de couper successivement chacune des cinq spires.

Le sujet fut enfin rappelé à lui-même avec quelque difficulté, d'abord par des passes de dégagement, par le souffle dans les yeux, et enfin par les soins ordinaires. On vérifia l'état du sac qui l'enclosait, quant à la couture dorsale et quant aux ligatures des poignets et des chevilles, tout fut trouvé en parfait état.

Alors, tandis que le sujet était emmené dans une pièce voisine pour s'y reposer, les apports étaient examinés et discutés.

La dentelle formait un coupon d'environ 1 m. 50 sur 0 m. 12, qui fut laissé en ma possession.

Les oignons de jacinthe fleuris furent particulièrement étudiés. On avait annoncé au cours de la séance qu'ils étaient marqués. D'autre part, avant cette séance, j'avais appris par une communication du Mystère, que les oignons préparés pour la germination étaient marqués d'une lettre et de, pour chacun, une pointe de cuivre d'une longueur d'environ 0 m. 01, et de la largeur d'une allumette. Or, une seule des jacinthes apportées — la plus grande — était marquée non de lettres, mais de deux pointes de cuivre répondant au signalement indiqué. Quant à l'autre, elle ne comportait aucune marque. En outre, aucune des deux ne répondait, comme grosseur d'oignon, à ceux qui avaient été remis à la précédente séance: l'un étant beaucoup plus petit, et l'autre étant plus gros que chacun des deux spécimens qui avaient été donnés.

En somme, par suite du manquement de la personne qui, après avoir accepté la partie de contrôle concernant la germination, s'était dérobée à la tâche assumée sans me laisser le temps de la remplacer, l'expérience était complètement, radicalement faussée : il n'y avait qu'à la tenir pour nulle et non avenue, ce que, pour ma part, je fais d'autant plus volontiers que, — la communication m'en a été donnée et confirmée — elle doit être reprise dans des conditions ne devant laisser place à aucun doute, et surtout avec le contrôle d'un spécialiste sérieux c'est-à-dire comprenant qu'une tâche librement acceptée doit être loyalement accomplie.

*
* *

Telle est la série d'expériences que j'ai faites avec le sujet hyperphysique qu'est Mme Arnoult. Je poursuis en ce moment avec lui d'autres expériences dont une est véritablement formidable, mais je n'en parlerai qu'en temps et lieu (1). Pour l'instant, je me bornerai à présenter quelques simples observations à propos de ces phénomènes.

La trance médianimique de ce sujet est, pour moi, indéniable : une foule de détails, trop longs à énumérer ici, ainsi que des essais poursuivis avec lui en plein jour, me rendent très affirmatif sur ce point.

Il en est de même du phénomène des apports, que je considère comme hors de conteste depuis la deuxième séance où M. Arnoult, complètement dénudé par un médecin, a revêtu mes propres effets, ou Mme Arnoult également déshabillée par ma femme, en présence de Mlle Brégeras, n'a été mise

(1) Je pense avoir, en un temps prochain, à réunir de nouveau les membres du contrôle qui ont étudié avec moi les phénomènes ci-dessus relatés, pour en observer d'autres manifestés, je crois, pour la première fois dans les annales de la science psychique, et dont l'expérimentation préalable avec ce sujet, poursuivie jusqu'à ce jour dans le privé, m'a donné sinon encore une entière réussite scientifiquement acquise, au moins les résultats les plus probants.

dans le sac d'expérience que revêtue d'autres effets que les siens. Il me semble, à tout prendre, que j'ai quelque qualité pour affirmer mon avis, car il suffit de se reporter aux premières pages de cette étude pour se rendre compte de la prudence avec laquelle j'ai procédé, et des méticuleuses précautions que j'ai prises pour me former une opinion.

Donc en ce qui concerne les apports je crois pouvoir être très positif, sans crainte de faire erreur, tant j'ai apporté de circonspection au cours de ces séances d'étude.

De même, le phénomène de la ligature me paraît indéniablement acquis. En effet, il apparaît à la première séance, sans avoir été demandé, composé de quatre spires serrées, les deux extrémités du lien simplement unies par un nœud ordinaire. — Une contestation s'élève, ce nœud ne serait-il pas à coulisse?... Aussitôt dès la séance suivante, le même phénomène est reproduit plus concluant encore : six spires serrées, unies par trois nœuds dont aucun n'est à coulisse. — Malgré tout, le phénomène est si extraordinaire que des doutes subsistent encore : une dernière production de ce phénomène se fait si probante qu'elle détruit jusqu'à l'apparence du soupçon quant aux nœuds à coulisse: cinq spires, dont chacune est unie à la précédente par un nœud si bien formé qu'on est forcé, pour délivrer le sujet, de couper successivement chacune des cinq spires du lien.

Le souffle de vent qui, à la troisième séance, a été ressenti dans le demi-cercle, et même parmi les assistants placés à 1 m. 50 du demi-cercle de contrôle, est un phénomène très connu des habitués de ces sortes d'expériences ; pour ma part, je l'éprouve *toujours*, où que je sois, sur les mains, les bras et le thorax, dès qu'un phénomène hyperphysique se prépare. Là, il n'offrit que cette particularité d'être assez fort. Il est donc, étant d'ordre courant, très admissible.

Enfin il y a la température, inexplicable, du flacon de sirop pectoral apporté pour le sujet lors de la première séance. Cette température, au premier moment, a été évaluée entre 75° et 80°. Le sujet avait-il conservé ce liquide sur lui? Mais la température du corps humain est d'environ 37°. L'a-t-il fait chauffer lui-même? On se heurte à l'hypothèse absurde d'un réchaud qu'il aurait dissimulé sur lui, qu'il aurait pu tirer du sac où il était enfermé, et qu'enfin il aurait allumé sans être vu de personne du contrôle. L'avait-il, au contraire déposé dans l'âtre avant l'expérience pour le reprendre ensuite? Cette supposition se heurte à d'égales impossibilités : outre la difficulté pour le sujet de franchir le demi-cercle qui l'enserrait, pour aller à la cheminée, il n'y avait pas eu de feu, dans cette cheminée, depuis la veille. Car, bien que ce jour d'hiver fût assez froid, je n'avais pas voulu que l'âtre conservât des braises dont le scintillement dans l'obscurité pouvait troubler l'expérience : toute la journée la pièce avait été chauffée par un poêle à

pétrole qui fut éteint et emporté au moment de la réunion. Donc, la température très élevée de ce flacon doit être indubitablement placée au rang des phénomènes acquis.

Par contre, sur deux autres genres de phénomènes, je ferai des réserves portant non pas sur leur authenticité, mais sur la classe où il convient de les ranger.

D'abord la pluie. Il est certain que, au cours de la deuxième séance, j'éprouvai sur les mains la sensation d'une pluie abondante qui coïncida avec l'audition parfaitement perçue par tous les assistants, du transvasement de l'eau. J'ai fait observer ici que le sujet n'avait qu'un seul récipient à sa disposition, le petit broc dont il a été question plus haut. Au cours de la troisième séance, cette sensation de pluie fut éprouvée par mes deux voisins immédiats de droite et de gauche. Et cependant, lumière faite, aucun de nous n'était mouillé bien que, normalement, nos vêtements eussent dû être éclaboussés par la chute d'eau. Il n'y eut donc là, à mon sentiment qu'une simple illusion.

De même, le phénomène du tissage des étoffes — voile et dentelle — ne doit pas, selon moi, former une classe de phénomènes particuliers, mais être simplement assimilé à un apport accompagné d'une sorte d'hallucination de l'organe auditif. Chacun des assistants, en effet, a parfaitement perçu chaque fois, durant dix minutes environ, le bruit du métier à tisser, ainsi que le va-et-vient de la navette; mais, y avait-il réellement un métier à tisser qui s'était matérialisé et qui fonctionnait au milieu de nous? J'en doute fort, pour la raison suivante: si ces pièces d'étoffe eussent été faites d'un seul tenant, à chacune de leurs extrémités on eût pu ensuite constater le retour, sur lui-même, du fil de trame; or, il n'en était pas ainsi, et les étoffes, à leurs extrémités semblaient coupées: il ne doit donc y avoir là qu'un apport — mais un apport original, accompagné qu'il était par le bruit caractéristique du tissage.

Enfin une dernière remarque doit être faite: — On a vu plus haut que, à chaque séance, un petit broc était rempli d'eau près du sujet, à l'aide d'une carafe que l'on y vidait. Chaque fois, je remplissais la carafe jusqu'à quelques millimètres de son bouchon, et, quand ensuite je vérifiais en réversant l'eau du broc dans la carafe, il y avait un déchet; cinq centimètres cubes environ après la première séance; vingt centimètres cubes environ après la deuxième; pour la troisième, je n'ai pu établir la comparaison, quelqu'un des assistants ayant vraisemblablement eu l'idée de faire lui-même cette vérification, et ayant renversé du liquide. Quoi qu'il en soit, il est indéniable qu'au cours des phénomènes il disparaissait de l'eau. Que devenait-elle? Il est certain que les fleurs, quand on les relevait, étaient humides. Il est non moins certain que le voile d'abord, et plus tard la dentelle, étaient, au moment où

on les prenait, en quelque sorte revêtus d'une buée chaude comme s'ils eussent été pendant quelques minutes exposés à la vapeur d'eau bouillante. (D'où provenait aussi cette chaleur?) En tous cas, si ces observations peuvent expliquer la perte de 5 centimètres cubes d'eau à l'issue de la première séance, elles sont insuffisantes pour nous indiquer ce qu'ont pu devenir les 20 centimètres cubes qui manquaient après la seconde séance. Et nulle part le sol n'était mouillé. Alors, quoi?

Quant à ce qui concerne les oignons fleuris, je ne le retiens que comme apports ; pour le reste, particulièrement en ce qui regarde la germination, je l'écarte absolument, par suite de l'erreur que j'ai commise en confiant cette partie du contrôle à une personne qui n'a pas compris qu'un expérimentateur véritablement digne de ce nom doit se former une opinion uniquement d'après l'expérience et non *a priori* — sous peine de fausser l'expérience et d'aboutir à des absurdités, ce qui est arrivé. Donc j'écarte d'autant plus radicalement cet ordre de faits, considéré par moi comme nul et non avenu, qu'il sera repris prochainement, avec un contrôle supérieur, et dans des conditions qui, en un sens ou en l'autre, ne laisseront place à aucun doute.

J'arrive à la conclusion : elle sera simple et nette.

La haute science qui s'occupe de l'étude de ces phénomènes y voit la formation d'un être succédané, constitué par la force neurique rayonnante, extériorée du sujet, auquel préside une subconscience soit de ce même sujet, soit des assistants, ou bien encore, suivant la théorie du professeur Grasset, un côté du polygone conscientiel: il faut reconnaître que l'être ainsi constitué comporterait des possibilités supérieures à celles que détient l'être humain intégral et normal. — L'occultisme, en ses différentes écoles, présente une théorie qui peut se résumer ainsi : La force vitale extériorée du sujet se combine avec certains fluides astraux pour former une personnalité distincte, dirigée par une entité extérieure ; mais alors, nous nous trouvons en présence de certains phénomènes personnalistes (quant au sujet) qui ne peuvent s'expliquer qu'assez difficilement. — Je crois donc que la théorie de l'avenir, celle qui s'harmonisera avec les faits qu'elle expliquera, sera, si je puis m'exprimer ainsi, moyenne proportionnelle entre les deux qui précèdent, réservant à la fois la part physique et spirituelle du sujet, et la part hyperphysique de l'entité extérieure.

En tous cas, quelle que soit la théorie à laquelle on s'arrête, j'estime — et je pense que l'étude très sérieuse et très consciencieuse qu'il m'a été donné de faire du sujet hyperphysique qu'est Mme Arnoult m'autorise à donner une opinion que je serais très surpris de voir infirmer par l'avenir — j'estime, dis-je, que Mme Arnoult est un sujet des plus remarquables, en ce sens qu'il semble soustrait à la loi du moindre effort (en vertu de laquelle la grande majorité des sujets médianimiques produit constamment, pour chacun d'eux,

la répétition des mêmes phénomènes), que ses possibilités ne sont qu'à leur début, et qu'avant longtemps — je puis en parler sciemment puisque j'expérimente en ce moment avec elle et sur elle d'autres genres de phénoménalité transcendantale — elle nous surprendra par la façon dont elle est appelée à manier les forces de l'ambiance hyperphysique — pourvu toutefois qu'elle ne force pas son entraînement.

Un dernier mot pour clore cette étude.

Au cours de ces pages, je n'ai indiqué que les noms des membres du contrôle sans les faire suivre de la liste fastidieuse de leurs adresses: ces adresses seront données s'il y a lieu, car, je le déclare ici formellement, je tiens à ce que toutes les opinions soient libres et puissent librement s'exprimer. J'ai, en ces lignes, écrit ce que je pense, et donné mon avis personnel; mais je serais désolé que les personnes qui ont bien voulu me faire l'honneur de participer au contrôle sérieux et consciencieux établi par moi, se crussent obligées, par un motif quelconque de déférence, de se ranger servilement à mon avis. En tout ceci, je n'ai eu en vue que de faire de la science expérimentale appliquée à l'étude de phénomènes psychiques et hyperphysiques: j'estime que si ces expériences ont produit ailleurs des opinions différentes de la mienne, ces autres opinions — dès lors qu'elles sont scientifiquement et expérimentalement établies — ont, au même titre que la mienne, le droit de se produire en plein jour : en un mot, je tends la main à tous les loyaux chercheurs de vérité.

CH. LANCELIN.

Paris, avril 1909.

Survivance et Immortalité de l'âme humaine

Par le Dr DUPOUY (*suite*).

COMMUNICATIONS ET MATÉRIALISATIONS

Les communications reçues des personnalités de l'au-delà sont obtenues:

Par la typtologie et l'écriture automatique.

Par l'écriture directe.

Par les paroles d'un médium en état de trance.

Par les paroles des formes matérialisées.

Ces communications peuvent être formulées dans des langues connues ou inconnues du médium et des personnes qui l'assistent. Elles peuvent être données en chiffres au lieu de lettres, en anagrammes, en mots écrits à l'en-

vers avec des complications ou des transformations en signes télégraphiques, en dictées musicales et exécutions de morceaux sur divers instruments, piano, orgue, accordéon...

Elles sont souvent au-dessus du niveau intellectuel du médium, assez souvent en contradiction avec sa volonté et ses sentiments.

Ces communications peuvent être faites aussi par le récit de faits que ne connaissent ni le médium, ni les assistants, et ne peuvent être expliquées par la transmission de pensée, en raison même des conditions dans lesquelles ces messages sont délivrés ; elles peuvent enfin venir de personnes complètement inconnues du médium et des assistants.

L'identité de la personnalité posthume se reconnaît, d'après Aksakof, aux caractères suivants :

1° Communication de la personnalité dans sa langue maternelle inconnue du médium ;

2° Communications délivrées par la personnalité, dans un style caractéristique ou par des expressions particulières qui lui étaient familières, reçues en l'absence de personnes connaissant cette personnalité ;

3° Communication dans une écriture identique à celle de la personnalité, celle-ci inconnue du médium ;

4° Communications provenant de la personnalité contenant un ensemble de détails relatifs à sa vie, et reçues en l'absence de toute personne ayant connu la personnalité ;

5° Communications reçues en l'absence de toute personne ayant connu la personnalité et trahissant certains états psychiques ou physiques propres à celle-ci ;

6° La personnalité attestée par l'apparition de la forme terrestre.

COMMUNICATIONS DONNÉES PAR LA TYPTOLOGIE

Les communications par la typtologie et par l'écriture automatique sont les plus fréquentes, et celles qu'on obtient le plus facilement en dehors même de la présence d'un médium. Je n'en citerai que quelques exemples, parmi celles qui sont à ma connaissance (1).

D'abord, celle de Mme Augusta Holmès, la grande artiste, auteur des *Argonautes*. Elle devint spirite et médium à la suite d'une communication typtologique d'Ambroise Thomas, qui lui disait être l'auteur d'une bouffonnerie musicale, composée dans sa jeunesse et ignorée de tous : *Le Perruquier de la Régence*. Le fait fut vérifié après des recherches nombreuses.

Un jour, elle reçut un apport : une rose. C'était son ancien maître et fidèle

(1) Plusieurs ont déjà été publiées dans *Sciences occultes et Physiologie psychique*.

ami, César Franck, l'auteur de *Ruth* et de *Ghiselle* et de plusieurs autres opéras très appréciés, mort en 1890, qui l'avait jetée à ses pieds. Aussitôt, une communication typtologique s'engage sur la musique en général, et particulièrement sur un grand ouvrage auquel Mme Holmès travaillait alors. « Il y a une erreur, dit César Franck, dans la huitième mesure du second violon. L'erreur vient du copiste. » C'était exact.

Il est impossible de ne pas voir dans cette observation une preuve d'identité.

COMMUNICATIONS PAR ÉCRITURE TYPTOLOGIQUE

Ces communications furent données à Eugène Nus, en présence de plusieurs de ses amis appartenant au monde intellectuel, sans la présence d'un médium. « *La mort* initie l'âme à une nouvelle existence. Fiez-vous à une destinée qui sera votre ouvrage. »

« *Idéal*, tout est là. L'homme sans idéal tombe au rang de la bête. Par l'idéal il émerge en Dieu. »

La *physique :* « Connaissance des forces matérielles que produisent la vie et l'organisme des mondes. »

La *chimie :* « Étude des diverses propriétés de la matière au simple et au composé. »

Les *mathématiques :* « Propriétés des forces et des nombres, découlant des lois de l'ordre universel. »

Il faut remarquer que ces définitions sont données en douze mots ; que vraies ou fausses, elles sont originales et ne peuvent être attribuées aux idées particulières des expérimentateurs, qui n'étaient ni physiciens, ni chimistes, ni mathématiciens, et ne connaissaient que les définitions classiques de ces sciences, ne ressemblant en rien à celles données par la psychographie, et ne pouvant par conséquent être attribuées qu'à une *intelligence étrangère*.

Nous n'avons choisi que quelques-unes de ces communications parmi les plus intéressantes ; car il nous serait impossible de les reproduire toutes, et encore moins les communications musicales, dictées comme les autres, par la typtologie, le *do* correspondant à un coup frappé, le *ré* à deux, etc.

Les amis qui assistaient Eugène Nus étaient le Dr de Bonnard, A. Franchet ingénieur et Allyre Bureau homme de lettres, comme E. Nus..., tous libres penseurs et ne connaissant rien du spiritisme. Comme je l'ai déjà dit, toutes les séances eurent lieu sans médium.

Pour expliquer ces phénomènes, l'auteur des *Choses de l'autre monde* émet plusieurs hypothèses dont nous retenons celle-ci :

« La portée utile du phénomène, c'est de prouver, d'une façon irrécusa-

ble, la continuation de notre être, et par conséquent la responsabilité effective de la conscience. »

COMMUNICATION TYPTOLOGIQUE DE JACQUES BABINET

« Vous aurez bien de la peine à convaincre l'homme de la vérité, il est aveugle, il met un bandeau sur ses yeux pour y voir encore moins. Les croyances spiritualistes sont belles mais elles tendent au ridicule quand on ne sait pas s'en servir. C'est ce qui arrive pour la majorité des adeptes. Vous qui êtes intelligents, sachez diriger la question du bon côté, n'agissez pas comme les hommes politiques, qui ne savent pas ce qu'ils veulent. Jacques Babinet. »

Si l'on rapprochait cette communication de la lettre que le célèbre mathématicien nous écrivait avant sa mort, on pourrait y voir moralement une preuve d'identité.

Écriture directe en différentes langues.

Phénomènes obtenus par l'intermédiaire du médium Slade par le Dr Gibier.

Sur deux ardoises neuves dont la netteté avait été préalablement constatée, reliées ensemble, un crayon placé entre elles, voici les phrases qui furent écrites, comme l'affirme notre savant confrère :

« *Spiritualism incultates a morality the most pure and elevated, and a stade of the affections towards God, in the highest degree holy and spiritual.* W. Clark. »

En voici la traduction : le spiritualisme enseigne la morale la plus pure et la plus élevée et un état des affections vers Dieu, au plus haut degré saint et spirituel. W. Clark.

Au-dessous, il y avait ces mots en français : « *Il n'est plus permis de concevoir le moindre doute.* L. de Mond. »

Autres phrases lues sur une des ardoises :

« *The truth will outshine error.* »

Cela veut dire : La vérité éclipsera l'erreur.

« *Many spirits are presents and will say a few words to you. I am truly.* W. Clark. »

Cela signifie : Plusieurs esprits sont ici présents et vont vous parler. Je suis sincèrement W. Clark.

« *My friends, There is something about your enclosed slates that prevents us from using thenn, but what you have abready received be the proof of our presence and power to write. I am. William Clark.* »

Traduire ainsi : Mes amis, il y a quelque chose autour de vos ardoises scellées qui nous empêche de les utiliser. Que ce que vous avez déjà obtenu

soit la preuve de notre présence et de notre pouvoir d'écrire. Je suis William Clark.

Nous devons faire observer que Slade est américain et que ces phrases sont presque toutes écrites en langue anglaise. Malgré les affirmations des auteurs de ces communications, on serait peut-être en droit de faire rentrer ce phénomène dans la catégorie de ceux de la force psychique, laissant un doute sur l'identité des esprits.

Mais, les ardoises du Dr Gibier contiennent d'autres phrases en allemand, que Slade entend peut-être ; — d'autres phrases en grec que le médium ne connaît pas, dont voici la traduction : « Si ton bras, ô Démosthène, avait égalé ton génie, jamais les Grecs n'eussent obéi à l'épée macédonienne. E.Z. »

Je répète que ces ardoises étaient reliées entre elles et portaient la signature du Dr Gibier au crayon bleu. Et pendant qu'elles se couvraient de ces écritures spontanées, dont nous n'avons donné qu'un spécimen, notre confrère ne les quittait ni des yeux ni des mains. Elles étaient donc surveillées, comme il le dit, par ses trois sens, la vue, le toucher et l'ouïe.

ÉCRITURE DIRECTE. — PREUVES D'IDENTITÉ

L'observation suivante a été publiée par *The philosophical Journal*, sous la signature de M. Owen:

« Il y a de cela douze ans, je comptais au nombre de mes amis un sénateur de Californie, fort connu, directeur d'une banque à San-José. Le Dr Knox, c'était son nom, était un partisan résolu des doctrines matérialistes. Très malade d'une affection pulmonaire, il ne voyait dans la mort qui l'attendait que l'oubli éternel.

« Faisons un pacte, docteur, si là-haut vous vous sentez vivre, vous viendrez me communiquer ces mots : *Je vis encore.*

« Trois ans après sa mort, je me rencontrai avec un médium à matérialisations, étranger à notre état. Dans une séance, je plaçai une ardoise soigneusement nettoyée ainsi qu'un crayon sur la surface de la table. Le médium plaça une de ses mains sur la mienne, et l'autre sur la table. Nous entendîmes alors le bruit du crayon sur l'ardoise, et nous trouvâmes écrites les lignes suivantes :

« Ami Owen, les phénomènes que nous offre la nature sont irrésistibles, et le soi-disant philosophe, qui lutte souvent contre un fait, qui contrecarre ses théories favorites, finit par être lancé dans un océan de doute et d'incertitude. Ce n'est pas précisément le cas avec moi, bien que mes anciennes idées sur la vie future soient maintenant bouleversées de fond en comble; mais j'avoue que ma désillusion a été agréable, et je suis heureux, mon ami, de pouvoir vous dire: « *je vis encore* ».

« Votre ami toujours,

« Vm. Knox. »

M. Owen fait observer que le médium n'avait jamais connu le Dr Knox, et que l'écriture de l'ardoise et la signature furent immédiatement reconnues par le personnel de la banque présidée par le Dr Knox.

Or, pour quiconque connaît la valeur de la graphologie, il ne pouvait rester le moindre doute sur l'identité de la personnalité.

MATÉRIALISATION, COMMUNICATION VERBALE

Pendant les expériences de Naples en 1891 sous la direction de Lombroso, en présence de plusieurs savants distingués, il fut constaté, *en pleine lumière*, les phénomènes suivants : Un des assistants vit la forme matérialisée d'une personne de sa famille, décédée depuis plus de vingt ans, et l'entendit lui parler en français, langue inconnue du médium Eusapia. Et le Dr Barth, qui était présent à une des séances « aperçut son père mort et se sentit à deux reprises embrassé par lui. »

MATÉRIALISATION, COMMUNICATION VERBALE

Un autre exemple de matérialisation d'un esprit nous est donné par Mme Nœggerath, une doyenne du spiritisme. « Mon grand initiateur, dit-elle, fut un esprit qui se révéla sous le nom de Jean. Cent fois, grâce à l'intermédiaire d'un médium, il s'est matérialisé devant moi. Il m'a tendu une gaze dont j'ai découpé des morceaux. Il m'a serré la main. Il m'a même, dans une langue admirable, révélé ce qu'il pouvait de la vie lumineuse et pure des esprits.

« Une fois, je fus avertie de la mort d'une amie. A plusieurs reprises, j'ai vu des objets traverser une table en chêne. Les exemples sont tellement nombreux que je ne puis les citer tous. »

Il y a quarante ans que Mme Nœggerath dit avoir été initiée au grand mystère de l'au-delà. Pour elle, la mort n'existe pas. Tout n'est qu'évolution et effort vers la lumière, vers la liberté.... Telle est la conclusion des communications nombreuses qu'elle a reçues, pendant sa vie.

COMMUNICATIONS VERBALES ET AUTOMATIQUES

C'est en présence du Dr Hodgson et de plusieurs membres de la *Société anglo-américaine pour les recherches psychiques* que ces communications furent données par le remarquable médium Mme Piper, qui s'est prêtée pendant quinze ans aux expériences en Amérique et en Angleterre, et dont la bonne foi n'a jamais été suspectée.

Beaucoup d'êtres dématérialisés se sont manifestés, en parlant par son organe vocal ou en écrivant avec sa main.

Le plus intéressant de ces êtres était Georges Pelham, ou se donnant comme tel, d'une famille très honorablement connue, qui avait succombé, en 1892, à l'âge de 32 ans, à une violente chute de cheval.

Georges Pelham avait établi son identité, en reconnaissant ses nombreux amis, en leur parlant sur un ton spécial au degré d'intimité avec eux, en faisant allusion à leurs idées, en reconnaissant les objets, qui lui avaient appartenu.

A cette question: *L'âme n'est-elle que le résultat du jeu des organes ou bien est-elle le moteur indestructible qui fait agir les organes* ? Georges Pelham répond : « L'âme est bien le moteur, et le corps n'est qu'une machine dont elle se sert temporairement, pour agir dans le monde obscur de la nature. La pensée existe en dehors de la matière et ne dépend de la matière en aucune façon. La destruction du corps n'a pas pour conséquence la destruction de la pensée. Après la dissolution du corps, le moi continue son existence ; mais alors il perçoit directement la pensée ; il est beaucoup plus libre, et il peut s'exprimer beaucoup plus clairement que lorsque la matière l'étouffait. L'âme et la pensée ne font qu'un. La pensée est l'attribut imprescriptible de l'*ego* ou âme individuelle (1). En arrivant ici, l'âme est prête pour enregistrer tout un monde de pensées nouvelles ; elle est comme une tablette de cire sur laquelle rien n'est écrit »... « Nous avons un fac-simile éthéré de notre corps physique, fac-simile qui persiste après la dissolution du corps physique. »

Ce fac-simile est le corps psychique que nous connaissons. Il n'y a aucune autre explication possible.

Dans une autre séance, on demande à Georges Pelham *les sensations que l'on éprouve après la mort.* Il décrit ainsi les siennes : « Tout s'obscurcit pour moi ; puis peu à peu, la conscience revint, et je me réveillai à une existence nouvelle. Je ne pouvais rien distinguer tout d'abord. Ce monde nouveau m'apparaissait comme le vôtre vous apparaît pendant les instants qui précèdent l'aube. Tout était pour moi mystère et confusion. »

A M. Hovard qui lui disait : *Vous avez dû être surpris de vous retrouver vivant ?* — il répond : « Certes, extrêmement. Je ne croyais pas à la survie, cela dépassait mon entendement. Aujourd'hui je me demande comment j'ai pu en douter. »

A cette question : *En quoi consistent les occupations des Esprits,* Pelham répond : « Nos occupations ressemblent aux plus nobles parmi les vôtres. Nous aidons les autres à progresser. »

Dans une autre occasion, le Dr Hodgson lui demande ce *que devient le*

(1) M. Henri Poincaré ne sera pas de cet avis, lui qui considère que c'est le mécanisme automatique de nos cellules cérébrales qui détermine le *moi* inconscient.

médium pendant la trance ? Et il répond : « Son corps éthéré sort de son corps physique, comme votre corps éthéré sort de votre corps physique pendant votre sommeil. Soyez sans inquiétude à son sujet, il passe d'agréables instants. »

Le Dr Hodgson. — *Quelques-unes des difficultés de communiquer ne viendraient-elles pas de ce que le cerveau du médium est habitué à ces façons de penser ?*

George Peliam. — Non, ce n'est pas cela ; mais la matière solide appelée cerveau est difficile à manier, simplement parce qu'elle est matière. Le médium laisse son cerveau vide, pour ainsi dire. Alors moi ou un autre esprit, nous nous emparons de ce cerveau vide, et c'est alors que les difficultés commencent pour nous. »

Parmi les autres communications données par Mme Piper, nous ne relèverons que celle-ci : « La vie dans l'autre monde est plus heureuse que dans le vôtre. C'est le séjour de la paix. »

Il n'y a pas d'autres commentaires à faire sur ces communications de l'au-delà que de répéter : si l'esprit ne survivait pas à la matière, si tout mourait en nous, ces manifestations spirites ne pourraient se comprendre, n'auraient aucune raison d'être, et ne seraient pas.

ÉCRITURE AUTOMATIQUE. XÉNOGLOSSIE.

Ch. Richet a publié, en 1905, dans les *Annales des sciences psychiques*, un travail sur un phénomène observé par lui pendant six ans. Il s'agit de l'écriture automatique en langues étrangères qu'il a désignée sous le nom de *xénoglossie*.

L'observation qui fait la base de ce travail concerne non une professionnelle de la médiumnité, mais une dame du monde, âgée de 35 ans, à laquelle il fut présenté par un ami commun.

A la première entrevue, Mme X. perdit à peu près connaissance ; et dans l'état de trance, les yeux fermés, elle écrivit au crayon deux phrases grecques, dont voici la traduction : *La sagesse humaine est peu de chose, et même elle n'est rien... Voici que déjà je vais vous quitter.*

Cette phrase se trouve dans l'apologie de Socrate.

Quelques jours après, Mme X écrit, dans le même état de trance, en présence de M. Richet, cette autre phrase grecque, ainsi traduite : *Salut, je suis le nommé Antoine Renouard. Rendez grâce à Dieu.*

Antoine Renouard, éditeur et bibliophile, était l'arrière-grand-père maternel de M. Richet, dont Mme X n'avait jamais entendu parler.

Dans une séance suivante, Mme X écrit encore deux phrases grecques. L'une tirée du *Phèdre* de Platon, dont voici le sens :

L'homme qui sait se servir de ses réminiscences est initié sans cesse aux mystères de l'infinie perfection, et seul devient lui-même véritablement parfait. L'autre phrase signifie : *Quand le soleil est à son levant et à son couchant, l'ombre se projette au loin.*

La communication suivante était une grande page de grec moderne, reproduisant un passage de *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre. Puis la traduction en grec de cette phrase de Cicéron : *Græcis licet utare, cum voles, si te latinæ forte deficiant.* Une autre phrase est la traduction en grec d'un passage des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Cette phrase est suivie d'une autre, prise dans la dédicace au roi Louis-Philippe de la deuxième édition du dictionnaire de Bysantios et Coromélas, dont la traduction en français serait : *Après avoir conquis son indépendance politique, la Grèce se propose aujourd'hui un nouveau but non moins noble que le premier : elle veut rappeler dans son sein les lumières qui l'avaient jadis couverte de gloire.*

M. Richet cherche quelle explication il faut donner à ces faits. Il établi d'abord qu'il est impossible d'admettre l'hypothèse d'une fraude de la part du médium. « Mme X ne sait pas un mot de grec, ni ancien ni moderne. Son écriture est tremblée, et elle paraît tracer les caractères en les copiant, sans savoir les écrire, d'après une image qu'elle aurait devant elle. »

Le phénomène doit-il être interprété par l'hypothèse de la mémoire inconsciente ? « Ce serait encore, répond-il, d'après les données, tout à fait inacceptable. Il faudrait admettre l'extension prodigieuse, inouïe, invraisemblable qui serait donnée à la mémoire humaine. »

Et M. Richet termine par ces mots : *c'est inexplicable.*

Il est certain qu'au point de vue de nos connaissances physiologiques, ce phénomène ne peut s'expliquer. Mais il n'en est point de même au point de vue de la psychologie expérimentale.

Que Mme X... ait parlé le grec comme sa langue maternelle, dans une incarnation antérieure et qu'il y ait eu réminiscence, dans son état de trance, ou que ce soit une entité de l'au-delà qui ait dirigé sa main, la conclusion est la même pour nous : C'est une preuve de la survivance de l'esprit après la mort et de la réincarnation.

C'est en cela que l'observation très scientifique de Richet est intéressante. Elle est à joindre au dossier du *don des langues* des *hystéro-démonopathes* (1), qui n'étaient peut-être que des médiums atteints de folie religieuse. Mais cette faculté n'était pas particulière à ces malades. François de la Mothe Le Vayer, membre de l'Académie française, écrivain et philosophe du XVIIe siècle, interprétait déjà le *don des langues* comme la conservation par certains individus d'une connaissance virtuelle des langues, c'est-à-dire acquise dans

(1) Dr Dupouy, *La Folie devant le Spiritisme*, Leymarie, édit.

des existences antérieures. Ces individus ne sont certainement que des psychiques, comme Mme X...

MATÉRIALISATION COMPLÈTE. COMMUNICATIONS VERBALES.

Dans les phénomènes qui nous restent à mentionner, comme preuves de la survivance de l'esprit, nous allons voir, non plus de pâles fantômes apparaissant et disparaissant, des formes partielles matérialisées, constatées par des moulages et des empreintes de mains et de pieds, mais des formes complètes, *vivantes*, se présentant à nous avec toutes les réalités corporelles, parlant, marchant, donnant la sensation au toucher de la température normale de l'être humain, se manifestant avec tous les attributs de l'âme, pensée, volonté, sentiment, affirmant qu'elles appartiennent au monde de l'au-delà; puis, après avoir donné des preuves de leur identité, se résolvant en une forme vaporeuse bientôt invisible à nos yeux.

L'exemple le plus frappant de ces apparitions est celui de Katie King, se montrant dans l'appartement de W. Crookes, pendant la phase léthargique de son médium, Miss Cook, âgée de 15 ans, avec laquelle elle n'avait d'ailleurs aucune ressemblance physique.

Pendant trois ans, cette forme humaine matérialisée fit de très fréquentes apparitions chez le grand chimiste anglais, dans les mêmes conditions, s'entretenant familièrement avec toutes les personnes présentes, parmi lesquelles des membres de l'Institut britannique, passant des heures entières au milieu de la famille Crookes, se laissant photographier et permettant de constater sa réalité physiologique...(1) puis, à un jour donné, disparaissant pour toujours, après avoir annoncé qu'on ne la reverrait plus.

La haute valeur et la probité scientifique de W. Crookes n'ont pas permis de récuser son témoignage, pas plus que celui des savants appelés par lui à constater les apparitions de Katie King. A toutes les questions qui lui furent présentées, invariablement il s'est contenté de répondre, après avoir maintenu la réalité des faits : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est. »

Or, « *ce qui était* », ce n'était pas seulement la forme humaine Katie King, telle qu'elle apparaissait aux yeux de tous, c'était l'être supraterrestre disant que sa matérialisation n'était possible qu'en empruntant la force psychique de son médium pendant son état de léthargie, — c'était une femme affirmant qu'elle était une entité du monde de l'au-delà, un esprit désincarné,

(1) J'ai en ma possession une mèche de cheveux de Katie King, du plus beau blond. Elle me vient de mon ami le Dr Puel, qui l'avait reçue de M. Home, le médium de W. Crookes. D.

se matérialisant passagèrement pour accomplir une mission, celle d'aider aux progrès du spiritisme.

De là, comme conséquence, n'est-on pas en droit d'admettre, avec Platon, la loi des réincarnations successives, sans souvenir des existences antérieures, mais avec la réminiscence inconsciente des choses acquises dans les sciences et dans la morale, dans les lettres et dans les arts. — fait qui expliquerait la supériorité intellectuelle des uns et l'infériorité des autres?...

Nous arrêterons là nos observations dont il existe d'autres nombreux exemples dans les Annales du spiritisme, et nous terminerons par quelques réflexions qui viennent encore une fois s'imposer à notre esprit.

Malgré les milliers de phénomènes reconnus favorables à la théorie spirite, presque tous nos savants officiels refusent encore de reconnaître l'autorité des témoignages d'observateurs, compétents par leurs connaissances générales, leur valeur scientifique, et leur accord dans les conclusions qu'ils formulent, ne pouvant être trompés ni trompeurs, et n'ayant aucun intérêt de s'accorder dans l'erreur. On leur oppose des explications, qui n'ont aucun caractère de certitude, qui ne sont que des interprétations personnelles non compromettantes pour les données classiques de la physiologie : le dédoublement de la personnalité (1), l'ésopsychisme, la doctrine psychiâtrique, la psycho-physiologie, l'automatisme, l'émanation du corps du médium, et même l'intervention des esprits infernaux !

L'extériorisation de la sensibilité et de la motricité de A. de Rochas peut être acceptée pour certains phénomènes physiques dans lesquels n'intervient pas une intelligence directrice, ne pouvant souvent appartenir ni au médium ni aux assistants. Quant aux communications verbales et à l'écriture directe, elles ne peuvent se comprendre par la seule force psychique ou vitale émanée du médium, — les facultés intellectuelles et les facultés vitales occupant des domaines organiques distincts, et la séparation de ces facultés étant complète comme Flourens l'a démontré.

Il faut donc n'avoir d'autre objectif que celui d'éliminer la preuve de la survivance de notre individualité après la mort, pour que des hommes intelligents se retranchent dans un scepticisme d'autant plus incompréhensible qu'il ne repose pas généralement sur des convictions matérialistes. Avec les données classiques de la biologie, comment d'ailleurs expliqueraient-ils ces formes matérialisées qui, par leurs paroles et leurs écrits, disent n'avoir d'autre intérêt que de nous instruire, de nous faire progresser, de nous initier aux vérités spiritualistes ?

Et ces affirmations de parents, en apercevant et entendant parler l'enfant

(1) Celui-ci ne rentre pas dans la catégorie des phénomènes intellectuels, il appartient à l'extériorisation de la motricité.

qu'ils ont perdu et se sentant embrasser par lui,... et ce médecin voyant le fantôme de son père, au cours d'une séance, et percevant son accolade... Et ces prédictions de la mort prochaine d'une personne absente non malade, se réalisant au jour et à l'heure fixés... Et la connaissance de faits précis se passant au loin... et ces pressentiments justifiés, ces apparitions télépathiques de mourants, ces avertissements confirmés par leur réalisation.., etc., ne présenteraient pas un caractère d'évidence, non seulement de *raison*, mais, de *fait* et des *sens*, conforme à la méthode des sciences physiques et naturelles!

Si donc, ces phénomènes ne sont pas encore entrés dans le domaine des connaissances acquises, parce qu'elles n'offrent pas dans leurs résultats la rigueur spéciale des sciences exactes, nous répondrons à nos contradicteurs qu'à l'exception des mathématiques, il n'y a pas une science qui soit à l'abri des objections, surtout quand on soulève celles-ci contre les vérités morales.

Par contre, il est d'autres savants, non moins positifs dans leurs expérimentations que les premiers, qui considèrent aujourd'hui, comme la seule explication rationnelle à donner à ces phénomènes, l'intervention d'intelligences extérieures, possédant une volonté capable d'agir sur la matière.

Et l'opinion de ceux-ci est d'autant plus juste qu'elle concorde, en dehors des faits expérimentaux, avec les preuves métaphysiques des plus grands philosophes, qui savaient se mettre au-dessus des critiques de leurs adversaires, des sceptiques et des négateurs de parti pris.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS

Le spiritisme, dit-on, répond au besoin de ses adeptes de croire à la survivance de l'esprit dans le monde de l'au-delà ; et pour cela ils s'appuient sur certains phénomènes psychiques insuffisamment démontrés. Telle est l'objection fondamentale des sceptiques.

A celle-ci le spiritisme peut répondre :

Beaucoup de spirites, libres penseurs avant comme après, sont avant tout des hommes de sciences, qui ont renoncé à leur scepticisme, après avoir été convaincus de la réalité des phénomènes observés par eux.

Ils sont arrivés à la *connaissance des faits*, d'après la méthode des sciences naturelles et physiques, par l'observation au moyen des sens et les règles de l'expérimentation. Ils ont considéré scrupuleusement ces faits, dans le but d'en connaître la nature, et ils les ont successivement examinés dans toutes leurs parties, conformément aux règles de l'observation. Ils ont vérifié la théorie spirite, pour dégager ce qu'il y a de constant dans la production des phénomènes, comme encore l'exigent les règles de l'expérimentation.

Pour rester dans leur méthode philosophique, ils ont eu recours à l'*hypothèse* et à l'*induction*. L'hypothèse leur a servi à coordonner les faits, à diriger leurs expériences ; et parmi les explications possibles, ils ont choisi la plus simple, celle qui concorde le mieux avec ces faits. Pour vérifier leur hypothèse, ils ont multiplié les expériences, les ont variées et étendues. Par l'induction, ils sont d'abord partis de la connaissance des faits isolés pour arriver à une loi générale. Ayant ensuite pour point de départ des observations nombreuses, l'induction a été pour eux à la fois un procédé *expérimental* et un procédé *rationnel*, dépassant les limites de l'expérience et admettant l'intervention de la raison.

Quant aux interprétations matérialistes des phénomènes psychiques, elles ne donnent aucune satisfaction à l'esprit, et s'écartent des lois de la logique acceptées pour l'étude des sciences. Je n'ai donc pas à y répondre, pas plus qu'à la question des fraudes reprochées à certains médiums, aujourd'hui éliminée par tous les hommes de bonne foi.

CONCLUSIONS

Les preuves expérimentales de la survivance de l'esprit sont établies :

1° Par la constatation d'une force intelligente supraterrestre, se manifestant à nos sens dans certaines conditions ;

2° Par les communications écrites et verbales, psychographiques et typtologiques venant d'Êtres désincarnés dont l'identité est souvent évidente ;

3° Par les apparitions de formes matérialisées, réunissant toutes les conditions physiques de la vie normale, pouvant exprimer leurs pensées, évoquer leurs souvenirs, manifester leurs sentiments, nous dévoiler certains mystères de l'au-delà.

Les preuves expérimentales de la survivance de l'esprit viennent confirmer d'une manière absolue les preuves, déjà fournies par la philosophie, de l'immortalité de l'âme.

Dr DUPOUY.

Le Rêve en face des réalités terrestres

RÉFLEXIONS SUGGÉRÉES PAR LA LECTURE DU DERNIER LIVRE DE M. P. VERDAD-LESSARD

A MON PÈRE

Hommage sincère d'affection filiale.

Je venais de fermer le *Catéchisme Philosophique de la Religion Universelle*, le nouvel ouvrage publié récemment par M. P. Verdad-Lessard, sous la direction spirituelle de son maître Ch. Fauvety, et tandis que la flamme d'un feu clair d'automne sautillait devant mes yeux, tout émues du frôlement de ma lecture s'agitaient dans mon esprit les idées et les rêves : « Notre œuvre à nous, qui préparons les temps meilleurs, et qui marchons « sur les pas d'hommes supérieurs, qui sont nos maîtres et nos initiateurs, « n'est pas de diviser, mais d'unir les hommes, car, parmi nous, nul ne peut « se dire religieux s'il a la moindre haine au cœur... Nous sommes, en même « temps que religieux et philosophes, les amis de la Sagesse, les serviteurs « de la Vérité. Notre Religion et notre Philosophie sont intégrales, c'est « pour cela que la Religion est universelle, reçue et acceptée par tous, « qu'elle a le consentement général des peuples et qu'elle peut s'adresser à « tous les hommes, puisque son objet est de les relier les uns aux autres « et de les initier à la gnose, sans exception de sexe ni de race, et quel « que soit le degré de développement des individus, pour peu qu'ils veuillent « faire effort de volonté et comprendre que la vie matérielle n'est qu'un « des côtés de la vie universelle. »

C'est le sentiment de M. P. Verdad-Lessard : Science, Philosophie et Religion doivent être confondues ensemble. La science fragmentaire des hommes se résout dans la Philosophie qui est la Science des Sciences. Enseigner la Religion, c'est enseigner la Philosophie. La Religion n'est pas une science particulière, mais elle doit être donnée comme la résultante de toutes les sciences et comme la plus haute expression de l'Art.

Toute notre vie, toutes nos aspirations terrestres et idéales doivent tendre à la connaissance de la Vérité, qui est la Vérité aussi bien pour le savant, le philosophe et le prêtre. « La Philosophie et la Religion sont les deux « pôles de la Connaissance : l'une montre la Vérité, l'autre en organise le « Culte. C'est en s'imprégnant de plus en plus de philosophie et de religion « que l'âme s'agrandit, étend ses ailes et monte vers la lumière. C'est à la

« pleine connaissance que chaque être humain doit viser, et ses inquiétu-
« des, ses tourments viennent de ce sentiment qui est en lui : c'est que, col-
« laborateur de Dieu, il doit tout connaître. C'est la philosophie qui rem-
« plira son âme de connaissances et de vérités ; c'est elle qui lui montrera
« du doigt ce qui peut combler le cœur de bonheur et de joie, et l'esprit de
« lumière, mais non pas sans la Religion ni sans le Culte. »

L'homme doit tout connaître ; mais comment y parviendra-t-il ? Simplement en pratiquant cette Religion Universelle qui, « naturelle et rationnelle,
« n'admet rien qui soit en dehors des lois de la nature et de la raison....
« Cette Religion est scientifique et progressive, bien que reposant sur les
« principes éternels qui ne peuvent changer, car, s'appuyant sur la Science
« et la Philosophie, elle s'enrichit des découvertes de toutes les sciences et
« marche sans cesse avec l'esprit humain. Cette Religion est universelle
« parce qu'elle est toute d'union et d'amour ; elle n'écarte que ce qui divise
« les hommes. Elle est égalitaire et fraternelle, car en reliant tous les mem-
« bres de la famille humaine dans une solidarité aimée, voulue et vécue, elle
« propose à chacun le même but à atteindre, et ce but n'est autre que le
« Bien Suprême, c'est-à-dire la Perfection dans la Plénitude de l'Exis-
« tence. »

Mais toute Religion a une loi morale sur laquelle elle repose, et qui doit elle aussi être conforme à la Raison ; il y aura un moyen simple de déterminer sûrement les principes essentiels à la vie des sociétés : c'est « d'uni-
« versaliser par la pensée tout concept d'un fait moral ou social qu'on donne
« comme une loi de la conscience. Si par cette généralisation, on reconnaît
« que l'on peut concevoir ce fait comme s'étendant jusqu'à l'universel sans
« rien perdre de son identité, on aura constaté qu'il possède le caractère de
« la plénitude de ce qui n'appartient qu'à la perfection absolue. C'est une
« loi, c'est un principe. Au contraire, ce n'est pas une loi, ni un principe si
« en l'universalisant, vous rencontrez le contradictoire au lieu d'aboutir à
« l'Être dans sa plénitude. Le vrai ne peut aboutir ni au Non-Être ni au
« Néant. En un mot, tout ce que nous pouvons généraliser, universaliser,
« sans aboutir au mal, à la destruction, au néant, au contradictoire, à l'ab-
« surde, au désordre, c'est la Vérité et c'est là le Principe et la Loi. Nous
« pouvons nous y arrêter avec certitude, sans crainte, car Dieu est là, avec
« le Bien Suprême et la Vie avec toutes ses beautés, toutes ses gloires, tous
« ses triomphes, toutes ses harmonies, toutes ses joies, toutes ses notes har-
« monieuses et sa grande et sublime Unité. »

La Religion Universelle, « la Raison, la Bonté, la Vérité » mots magiques qui réchauffent l'âme et l'apaisent en la baignant dans une calme atmosphère d'amour, de charité et de réflexion. C'est que, dehors, c'est la vie intense, brutale et sèche que l'époque actuelle offre à ses contemporains,

car la vieille formule républicaine : liberté, égalité, fraternité est devenue depuis longtemps illisible sur les frontons et par-dessus on a osé plaquer la formule bismarckienne, l'odieuse théorie de Nietzsche : la force prime le droit ; dehors, ce sont les heures d'affolement où la rapidité d'une existence brûlée se fait sentir vaine et ridicule, où l'on se voit la proie d'un monstre puissant et invincible dont la gueule sourit en grimaçant au mensonge, à l'hypocrisie et à la haine ; dehors, c'est le sentiment de la diminution croissante de sa propre énergie aux multiples frottements qui, après avoir arrondi les angles du caractère, finissent par s'attaquer à la sexture intime et constitutionnelle ; c'est l'éclatement de ces crises aiguës où l'on aspire au cloître lointain, isolé du monde, propice aux lentes promenades sous de frais arceaux, en compagnie d'une âme élevée, l'œil perdu sur l'immensité de la nature ; dehors, c'est le choc perpétuel, père de la souffrance et d'une vilenie qui, impudique, se dresse partout au grand jour ; c'est l'opulence de quelques-uns fondée sur la misère des autres, la chasse sauvage au plaisir, la mort d'un idéal, agonisant sous le boisseau avec lequel les exigences de la vie avaient encapuchonné sa lumière.

Pauvre idéal ! Né avec nous il guida nos premiers pas sur la terre, semblable à ces fées bienfaisantes qui, dans les légendes, protègent certains élus contre les embûches amoncelées à l'aurore de l'existence. Eclos sous l'aspersion du prêtre, il prit corps, se fortifia, s'irisa des couleurs les plus variées et les plus limpides dans l'enveloppe ouatée des illusions. On croyait à l'amitié, à la charité, à la bonté. On avait pitié des malheureux ; on aimait son prochain ; le moi n'était pas encore assez conscient de lui-même pour s'opposer aux élans généreux du cœur, aux aspirations élevées de l'âme ; et, la religion, dans le flamboiement des cierges, des chasubles et des ostensoirs, au milieu de l'atmosphère mystique où passaient la douce lueur tombant des vitraux, les fumées bleues d'encens et les puissants accords des grandes orgues, faisait monter vers le ciel le rêve de ces premières années.

Puis on commença à côtoyer les hommes ; mais ils défilèrent devant nos yeux éblouis par la nouveauté du spectacle, parés du prestige que leur conférait leur grand âge, purifiés par la mousseline filtrante de l'histoire. Sous les paroles aimables du maître, c'étaient des chevauchées folles à travers l'Orient, l'Egypte, la Grèce, Rome, le Moyen âge, et les visions succédaient aux visions, perpétuant l'enchantement du voyage : c'étaient de somptueux palais peuplés d'esclaves et de guerriers protecteurs de reines superbes ; c'était le sombre Sphinx, immobile et plein de mystère, au milieu d'espaces lumineux où passaient des flamants roses ; un aède aveugle chantait les malheurs d'Ulysse devant la mer resplendissante ; sous des platanes à l'ombre dentelée et mouvante, Platon parlait à ses disciples de l'organisation des sociétés humaines et des choses de l'âme immortelle ; Cicéron, Vir-

gile, Horace, Sénèque nous apprenaient dans une langue dorée les charmes de l'amitié, de la vie simple et modeste, la nécessité d'une saine philosophie; les premiers évêques chrétiens nous prêchaient le renoncement, l'horreur du luxe et des plaisirs, la charité.

Notre idéal était descendu du ciel ; la beauté du corps nous apparaissait à côté de la beauté de l'âme ; nous percevions déjà l'organisme dont nous allions bientôt être l'une des fonctions actives, le jeu des mobiles humains, le conflit des passions, la lutte des idées, et nous avions hâte d'entrer dans une vie qui nous semblait une arène où nous allions pouvoir combattre et mourir en beauté comme les gladiateurs antiques. Hélas, nous ne pressentions pas que nos plus belles heures s'étaient écoulées et que l'objet de nos rêves allait s'abaisser encore, pas assez vite pourtant pour que la science moderne n'eut pas le temps d'essayer de lui donner l'élan nécessaire à un essor nouveau vers les hauteurs inaccessibles où se cachent les vérités éternelles.

En nous se développait déjà la soif de contrôler personnellement par l'observation, l'expérience et la réflexion, les idées qu'on nous avait inculquées dans notre enfance et les conclusions qu'on nous avait obligés à tirer de l'histoire. Le théorème vint nous donner la notion de la précision, accroître la rigidité de notre raisonnement et faire naître en nous le désir de tout tenter de démontrer, même la nature des sources les plus secrètes de la vie, les causes finales de l'existence du monde. Mais la philosophie moderne nous fit bientôt mesurer, avec la profondeur des esprits qui l'avaient cultivée, l'inanité des résultats auxquels elle avait conduit et la désespérance de certaines théories comme celles des philosophes allemands. La porte était ouverte au pessimisme ou au scepticisme, aussi néfastes l'un que l'autre au développement des facultés créatrices de l'homme.

Et c'est, ainsi formé, que l'on s'est éveillé tout à coup en plein tourbillon du monde: là il faut se tendre tout entier vers la protection de sa propre existence ou consentir à se laisser absorber. Apre besogne où les dernières ailes de nos premières aspirations généreuses risquent fort d'être impuissantes à résister à la tempête des appétits déchaînés ; perfide est la voix tentatrice qui insinue la recherche du bonheur dans les satisfactions matérielles, mais elle est écoutée parce que ses arguments parlent à l'égoïsme et qu'elle s'est acquis le concours de passions qui demandent impérieusement à être assouvies. Le remords se fait en vain l'avocat de l'idéal brisé, sali et outragé: la conscience est bientôt dépossédée de la direction des pensées et des actes ; l'esprit du mal règne en maître.

Cette évolution de l'individu dure vingt-cinq ans: il a fallu plusieurs siècles à la société humaine pour se transformer en passant par les mêmes phases et nous constatons aujourd'hui qu'à une époque, riche pourtant du

patrimoine d'idées qu'elle a hérité des âges antérieurs, les rêves de l'homme, au lieu de s'harmoniser et de se fondre en un tout indissoluble, semblent avoir préféré s'évanouir un à un devant les désirs effrayants d'une chair triomphante de l'esprit et du cœur. Pourquoi tant de courants d'idées pures se sont-ils si vite empoisonnés à notre propre contact ? Pourquoi se sont-ils laissé boire peu à peu par une terre basse et jalouse qui a l'air de dire à l'homme : « Tu es homme, tu ne deviendras pas dieu ». Comment capter la source génératrice et l'amener limpide jusqu'à nous? Religion, Philosophie, Science sont évidemment les formes incomplètes d'une Vérité qui ne veut pas se montrer nue parce qu'elle craint de n'être pas comprise dans la simplicité de ses lignes : que la Science trouve le chemin à suivre pour arriver jusqu'au palais enchanté où elle se cache ? la Philosophie organisera l'expédition et la mettra en marche vers le but et la Religion donnera le rite de l'adoration suprême après la dissolution des dernières vapeurs. Mais où trouver une foi assez solide pour l'accomplissement d'une telle œuvre, un courage assez éprouvé pour pouvoir partir à la conquête de cette Walkyrie spirituelle ? Elfes, Nixes et Nornes sont ici le jeu des passions, l'amour de la jouissance matérielle, la peur du ridicule et le Siegfried moderne n'a pas encore trouvé l'airain dont il pourra forger l'épée qui doit vaincre les démons de la vie et écarter les flammes protectrices de la vierge jamais dévoilée aux hommes.

Jean-Jacques Rousseau accusait la Société d'avoir jeté un voile épais sur la Vérité et le but de la vie. L'homme est naturellement bon, c'est l'association qui le rend mauvais. Cette théorie ne supporte pas le jugement de l'Histoire : il naît des méchants comme des bons et la Vérité ne paraît pas devoir être plus tangible après le retour vers l'état d'anarchie et la contemplation pure et simple de la nature. Mais si l'homme n'est pas naturellement bon, ne serait-il pas naturellement sensé? N'est-ce pas Descartes qui dit dans l'immortelle préface de ses *Principes de Philosophie* : « J'ai pris garde, en « examinant le naturel de plusieurs esprits, qu'il n'y en a presque point de « si grossiers ni de si tardifs qu'ils ne fussent capables d'entrer dans les « bons sentiments et même d'acquérir toutes les plus hautes sciences, s'ils « étaient conduits comme il faut. Et cela peut aussi être prouvé par raison : « car, puisque les principes sont clairs et qu'on n'en doit rien déduire que « par des raisonnements très évidents, on a toujours assez d'esprit pour « entendre les choses qui en dépendent. Mais, outre l'empêchement des pré« jugés, dont aucun n'est entièrement exempt, bien que ce soient ceux qui « ont le plus étudié les mauvaises sciences auxquels ils nuisent le plus, il « arrive presque toujours que ceux qui ont l'esprit modéré négligent d'étu« dier parce qu'ils n'en pensent pas être capables, et que les autres qui sont « plus ardents se hâtent trop, d'où vient qu'ils reçoivent souvent des prin-

« cipes qui ne sont pas évidents, et qu'ils en tirent des conséquences incer-
« taines. C'est pourquoi je voudrais assurer ceux qui se défient trop de leur
« force, qu'il n'y a aucune chose en mes écrits qu'ils ne puissent entière-
« ment entendre s'ils prennent la peine de les examiner; et néanmoins aussi
« avertir les autres que même les plus excellents esprits auront besoin de
« beaucoup de temps et d'attention pour remarquer toutes les choses que
« j'ai eu dessein d'y comprendre. »

Pourquoi ne pas faire appel à ce bon sens pour rechercher ce qui est réellement bon pour l'homme? Mais le bon sens a une santé bien délicate; faudra-t-il le laisser croître à l'air libre, sans craindre qu'il ne se fausse et ne s'atrophie? Ne vaudrait-il pas mieux le protéger dès sa naissance contre les influences étrangères, le mettre dans un Temple renouvelé du Temple de la raison?

Mais non, c'est impossible. Le Temple de la raison fut jadis un prétexte à exhibitions scandaleuses et le pourvoyeur de la guillotine, et les religions ont toutes péri pour avoir voulu enfermer le jugement humain dans un dogme étroit, caché derrière les murs des palais pontificaux : le dogme livra des malheureux au fanatisme et à l'inquisition, les palais pontificaux abritèrent le despotisme le plus révoltant. Les philosophes vinrent ensuite, ne pouvant étayer leurs doctrines sur des mystères, ils voulurent se faire une amie de celle qui avait été prisonnière des prêtres; ils se promenèrent avec affectation à ses côtés; mais chaque fois il fallait qu'elle revêtît une robe nouvelle, tous les jours plus brillante, si bien qu'affolée et désespérée de ne pouvoir contenter tous ses amis à la fois, elle se laissa bientôt traîner par eux inerte et inconsciente.

La Science la trouva dans cet état et ranima ses belles couleurs au foyer de son laboratoire, mais elle ne lui permit pas de sortir seule, elle lui donna une compagne : l'Expérience. Quotidiennement toutes deux partaient, ne rentrant que le soir avec une moisson de faits qui, coordonnés bientôt par leur mutuel effort, donnaient des lois; et c'était la griserie des explorations, l'enthousiasme des découvertes. Mais la Raison voulut aller plus loin. Depuis quelque temps, elle ne mettait plus la même hâte à reprendre à la fin de la journée le chemin du laboratoire, elle revenait machinalement, le regard perdu vers l'horizon lointain qui limitait de grands espaces déserts où l'Expérience n'avait jamais rien trouvé à glaner ; c'était le soir, la clarté sombre du crépuscule s'éteignait sur les êtres et les choses; mais là-bas, tout là-bas, un point scintillant s'allumait au ciel, tout près de la terre, lampe incertaine et troublante. Maintes fois déjà, la Raison avait proposé à sa compagne d'aller cueillir l'étoile; l'Expérience avait dit l'aridité de la lande à parcourir et montré la petitesse de son bras. Il fallait se résigner à rentrer. Un jour pourtant, la tentation fut plus forte que la résignation ; l'imprudente partit

seule à travers les ajoncs et les bruyères, dans la direction de l'astre; elle marcha longtemps, toute la nuit ; la rosée matinale étendait déjà son tapis de gouttelettes sur la campagne ensommeillée, que l'étoile dansait toujours là-bas, à la limite du ciel et de la terre. L'aube blanchit, l'étoile pâlit, s'effaça, disparut devant le maître de la lumière, et la pauvre voyageuse se retrouva seule au milieu de la nature qui s'éveillait pour saluer le retour du soleil : on la retrouva épuisée.

Depuis, elle n'a plus cherché à s'écarter des chemins battus de l'Expérience qui est devenue sa conseillère écoutée. Ses traits se sont durcis : ce n'est plus la jeune captive pâlie à l'ombre des sanctuaires, ce n'est plus la superbe courtisane adulée des philosophes, ce n'est plus la créature pleine d'idéal, qui consentait à aider l'Expérience de son jugement, mais en rêvant au delà de la terre. Le regard est devenu plus froid ; il dissèque, analyse et ne veut plus contempler que l'immensité de la vie perceptible : n'ayant pu conquérir le ciel, la Raison veut être la reine ici-bas. Déjà une foule d'adorateurs se sont prosternés, se disant ses sujets dévoués, prêtant serment de fidélité absolue. Mais ils ne l'ont pas comprise, ils ont mal lu en elle, ils ont vu ses yeux dirigés vers la terre et se sont mis à marcher la tête baissée ; elle leur a fait connaître les lois, fruits de ses travaux avec l'Expérience, ils n'ont pas vu que l'étincelle d'elle-même, qu'elle mettait en même temps en chacun d'eux, leur était donnée pour allumer un flambeau ; ils l'ont laissée mourir et leur idéal s'est borné à l'exploitation, conformément à la Science du monde tout entier, au moyen de l'esclavage de la plus grande partie des individus.

La Raison, méconnue dans le but de ses efforts, sent que, seule, elle est impuissante à régner, et elle ne peut abdiquer parce qu'elle se sent indispensable. Elle souffre de n'avoir pu dresser son trône dans des régions plus inaccessibles. Doit-elle donc partir parce qu'elle a dû rester humaine ? Près du siège royal, sa vieille amie implore vainement un regard, un geste amical, la reine ne semble plus connaître celle qui lui donna le sceptre. Sa pensée s'en va vers les temps lointains où elle vivait sans souci près des philosophes, elle revoit le coin de ciel découpé par l'ogive de sa prison sacrée, si petit, mais si pur, et qu'elle a perdu pour avoir voulu embrasser tout l'univers.

Mais quelles sont ces clameurs? Une lente vague ondule sur le peuple assemblé et vient lécher le pied du trône ; le frémissement se fait plus court et plus nerveux, les cris enflent et se précisent : la lame se brise maintenant avec fracas devant la reine tirée brutalement de sa rêverie. « A mort! à mort! » Et le peuple déchaîné pousse devant lui le criminel, l'audacieux qui a outragé les lois établies. Un corps pantelant s'abat sur la dalle de marbre, sabres et poignards se lèvent prêts à frapper sur un signe de la souveraine. La Raison ne connaît plus les hommes à qui elle a enseigné la Science :

elle voit devant elle des fauves altérés qui attendent la permission d'assouvir leur soif de sang et une immense douleur l'envahit en face de l'œuvre accomplie contre son gré. « Eh bien, non, c'en est assez ; on n'a pas su ce « que je voulais, on ne rejettera pas une fois de plus sur moi la responsabi- « lité du meurtre commis en mon nom. J'enseignerai la Bonté. » Et d'une voix grave et solennelle, elle dit à la foule qui s'est tue en la voyant se lever : « Cet homme est coupable peut-être, je ne veux pas le savoir et ne vous de- « manderai pas son crime. Je lui fais grâce. »

... A ce moment le palais s'évanouit et je ne trouvai plus autour de moi qu'une obscurité profonde : je m'aperçus alors qu'une bonne partie de mes réflexions avaient été la proie du sommeil qui les avait mises en scène avec son talent coutumier, car je m'étais assoupi, continuant dans le rêve à suivre les pensées éveillées en moi par ma lecture. Mon feu s'était éteint et j'avais froid ; j'allai jusqu'à ma fenêtre et, ayant soulevé les rideaux, m'abîmait dans la contemplation de la ville endormie. Quelques heures plus tard tout allait s'animer, l'énorme respiration haleter à nouveau, le pilon de la vie reprendre son terrible mouvement de va-et-vient où, à chaque course ascendante, il élève un homme pour en broyer deux autres dans une descente vertigineuse. Je songeais à Jean-Jacques, à son Émile, à son retour à l'état de nature; je songeais à Pascal disant, dans un bel élan généreux : « Le cœur a des raisons que la Raison ne connaît pas. » Et je songeais aussi aux quelques hommes qui, comme Ch. Fauvety et P. Verdad-Lessard, veulent qu'on enseigne la Bonté à l'homme parce qu'elle seule est raisonnable et qui, sachant que la société n'est pas mûre pour un idéal nouveau, se résignent à en entretenir le feu avec quelques amis, pour ne pas se voir taxer de folie et d'utopie. Et je voulais être de ces amis et voir les hommes se diriger sous l'égide de la raison et du cœur, vers l'organisation parfaite, la Science, la Philosophie et la Religion se donner la main pour montrer à toute la terre la Vérité triomphante éclairant le monde.

Pourtant avant de quitter la fenêtre, je jetai un dernier regard sur la ville ; alors je ne pus retenir un geste de découragement et mes lèvres murmurèrent inconsciemment : « Mais quand ? »

ÉMILE LESSARD.

Paris-Passy, décembre 1908.

De l'immortalité intégrale de l'âme Dans son essence virtuelle

L'immortalité de l'âme n'est pas une simple croyance éphémère; elle est, au contraire, une certitude absolue; car elle repose sur des données immuables et non sur une hypothèse sans fondement, émanant de Dieu même.

La science nous apprend que rien ne se perd dans le monde et que tous les êtres sont unis par une solidarité universelle qui les fait constamment communier entre eux, dans l'unité suprême, sans jamais se confondre avec elle.

L'individualité de chacun se distingue dans ses œuvres et dans son mérite La raison humaine doit servir de base à la conduite de chacun. Uni à l'organisme universel, l'être conscient est soumis à la loi morale qui régit l'Univers. Tout s'équilibre dans l'éternelle harmonie universelle.

Mais, le libre-arbitre des actions de chaque homme est secret en lui-même. dans sa situation. Fils de ses œuvres, il devient positif sans rien perdre de ce qu'il a acquis et sans rien faire perdre à qui que ce soit ; car l'unité universelle où il puise ses éléments est inépuisable. Tout ce que les êtres déversent s'y élève à la puissance infinie.

Ainsi, dans quelque milieu que ce soit, sur terre ou au delà de la tombe, l'homme, sachant que son état actuel est toujours une résultante de son antériorité, marche d'un pas ferme vers l'avenir.

Dans cette pensée pleine de charme à la vue des horizons sans fin qui miroitent à ses regards, il est heureux de ce puissant encouragement qui le pousse à s'améliorer et à progresser sans cesse à l'aspect de son brillant avenir.

Dans ces conditions, l'homme n'est plus subjugué ni circonvenu par la crainte d'un juge tout puissant qui punit et récompense à son gré et impitoyablement sa victime.

L'homme n'a que faire d'une rémunération factice. Pour lui, il trouve sa récompense même dans l'œuvre méritoire qu'il a accomplie; car le bien réalisé l'améliore ; le savoir qu'il a acquis agrandit son horizon.

Le sentiment de la tendre fraternité, qui unit l'homme à ses semblables, échauffe son cœur ; l'amour du bon, du beau, du juste et des splendeurs, des beautés éternelles, exalte l'âme et la rattache à Dieu, source de tout ce qui améliore le cœur et raffine les sentiments.

L'être marche sur la route du progrès, allant vers Dieu, but et fin de toutes choses. Mais Dieu n'est pas un être isolé ; il est, au contraire, l'Être des

Êtres, dans son universalité, il est le point idéal où tous les éléments s'unissent dans l'harmonie universelle.

L'homme uni à Dieu, Principe Suprême de l'Univers, est immortel comme grand moteur du monde universel, d'où il émane.

Dans ces conditions, l'anéantissement de quoi que ce soit ne peut se produire.

L'immortalité de l'âme et la persistance de l'être humain après la mort ne peuvent faire l'ombre d'un doute.

Combien est belle la sublime croyance en l'immortalité de l'âme, quand elle n'est pas dénaturée par les dogmes absurdes des cléricaux !

L'âme étant le pourquoi de tous les phénomènes et des principes de vie de l'être, ne peut s'anéantir.

C'est la raison divine, qui se reflète sur l'homme, prouvant son existence.

L'homme, disait Pythagore, est mortel par rapport à son corps ; mais il est immortel par rapport à l'âme qui est l'élément essentiel et indestructible de la personnalité humaine.

Mais l'immortalité de l'âme est matériellement prouvée par les communications des vivants avec les morts. On a donc la preuve évidente que la mort n'existe pas.

La mort est une douce chose, car elle efface les ombres de la vie et ne laisse voir que la lumière éternelle aux âmes convaincues de leur immortalité.

Ce que nous appelons la mort n'est donc en réalité que la libération de l'âme, captive dans le corps matériel, et son retour dans la patrie commune.

Ah ! combien est doux ce retour lorsque l'âme a rempli fidèlement sa mission terrestre !

Mais le spiritisme, qui est l'élément le plus certain de vrai bonheur, doit guider l'humanité dans toutes les actions de sa vie terrestre. Cette douce croyance est suave de consolation et d'espérance ; elle est la chaîne puissante et même indestructible qui unit l'immortalité de l'âme à la Divinité. Elle apporte dans tous les cœurs la charmante vision des beautés infinies.

Ah ! méditons sérieusement l'idéal plein de charmes que réveille la riante pensée de l'immortalité de l'âme. Nous trouverons dans cette charmante perspective la force et le courage pour résister à tous les chagrins et à toutes les tribulations de ce monde éphémère. Tout est bien, en dépit de la souffrance et de la douleur, pourvu que nous arrivions au terme de nos épreuves, libres de toute souillure.

Mais le but de chaque incarnation ne consiste pas en des vues frivoles et sur des perspectives illusoires ; car l'homme dans ses réincarnations doit tendre continuellement vers une plus grande perfection et un plus grand bonheur. Pour lui le passage d'un monde dans l'autre constitue une marche

inhérente à la nature humaine, qui a besoin de passer de la vie à la mort et de la mort à la vie pour se perfectionner.

Nous devons donc regarder la mort comme une bienfaitrice qui nous fait passer dans un autre monde pour notre avancement moral; car la mort n'est pas la fin, mais une simple station dans la marche du monde universel.

La mort constitue donc un élément de perfectionnement de l'âme humaine dans sa vie générale.

La mort ne peut frapper l'âme immortelle ; elle n'est qu'un enfantement à une vie nouvelle et le développement des facultés animiques restées cachées dans la vie terrestre.

La mort ainsi que la naissance sont deux progrès qui se complètent ; la mort n'est donc qu'une phase de la vie humaine, un mouvement en avant et la fin d'une pénible campagne. La mort ne fait donc pas d'ombre dans notre existence; mais simplement la renaissance de l'esprit dans une autre période de notre vie immortelle, car à la mort l'œil de la chair se ferme: mais l'œil de l'esprit s'ouvre pour contempler les splendeurs éternelles. Alors le corps devient poussière et l'esprit brillant soleil.

La mort, c'est donc le rayonnement et non l'inconnu.

Les belles paroles par lesquelles le célèbre écrivain *Fichte* termine son livre admirable sur la *Destination* de l'homme, méritent d'être reproduites ici dans leur forme et teneur:

« C'est au moment de la mort, c'est dans l'acte même de mourir, que la vie se montre dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus sublime. Toute mort est un enfantement. A proprement parler, nul être ne saurait mourir dans la nature, puisque la nature entière est vivante. La mort ne tue donc pas. La mort n'est autre chose que le développement instantané d'une vie nouvelle, jusque-là cachée dans la vie qui a précédé. La mort ainsi que la naissance sont des progrès de la vie, de nouveaux degrés qu'elle franchit, à chacun desquels elle s'épure de plus en plus, tendant de la sorte à une manifestation d'elle-même qui doit devenir de plus en plus complète. Et comment ma mort serait-elle autre chose ? Je ne suis pas seulement une forme passagère d'une vie éphémère ; en moi se trouve la vie primitive, réelle, essentielle. Or, la pensée ne saurait admettre que la nature puisse s'anéantir, moi qui ne suis point fait pour elle, tandis que c'est elle, au contraire, qui est faite pour moi. La nature ne saurait même anéantir ma vie terrestre elle-même, cette simple manifestation par une vie universelle se montre aux regards de l'être infini, elle ne le peut pas, car ce serait s'anéantir elle-même. Comment pourrait-elle me faire mourir, elle qui ne saurait me faire vivre? Encore une fois, la mort n'est donc que la manifestation d'une autre vie, jusque-là invisible à nos yeux... L'acte par lequel la nature fait disparaître un être libre et intelligent est comme un cachet qu'elle appose sur la période

de vie que cet être a déjà parcourue, pour en porter témoignage, pour en accepter la responsabilité, avant de l'introduire dans une vie nouvelle où elle doit se montrer à lui sous d'autres formes, éclairée d'une tout autre lumière.

« Tandis qu'ici-bas nous pleurons un homme, comme nous n'aurions qu'un sujet trop réel de le pleurer s'il était privé pour toujours de la lumière du soleil, s'il allait s'égarant pour l'éternité dans ces immenses solitudes où n'existe pas la conscience de soi-même, s'il était enfoncé pour n'en plus sortir dans les sombres royaumes du néant, au-dessus de nous d'autres créatures se réjouissent sans doute de la naissance de cet homme à leur monde nouveau pour lui, comme dans celui-ci nous nous réjouissons à la naissance d'un de nos enfants. Que le jour où je devrai rejoindre cet homme arrive donc bientôt, je laisserai le deuil et la tristesse à la terre que je quitterai, et ce jour, entre tous mes jours, sera le bienvenu de moi!

« Et ainsi diminue, s'amoindrit, s'anéantit, pour ainsi dire à mes regards, le monde extérieur, dont je m'étais d'abord émerveillé. L'ordre qu'il revêt pour mes yeux, la vie qui le remplit, la perfectibilité qu'il me laisse entrevoir, ne sont en définitive qu'une sorte de rideau qui me cache un autre monde plus grand, plus magnifique et plus parfait. Mais la croyance au spiritisme saura bien écarter ce rideau; car elle sait voir des choses qui ne sont contenues ni dans l'espace ni dans le temps. »

L'existence de Dieu et de l'âme immortelle et intégrale dans son essence virtuelle, ainsi que la pluralité des existences ou survivance de l'âme après la mort, ne saurait être mieux définie et exposée dans toute sa réalité qu'elle est démontrée dans les lignes qui précèdent.

Certes, cette vérité est d'ailleurs prouvée avec une évidence absolue par les communications entre les vivants et les morts.

Ces principes sublimes, qui forment la base du spiritisme, sont destinés à régénérer la société moderne. Il importe donc que cette belle croyance soit répandue de toutes parts, au profit de la civilisation.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

NÉCROLOGIE

Le 7 juillet dernier, nous conduisions au cimetière d'Ivry la dépouille mortelle de l'un de nos frères, M. C. E. Nimsgern, qu'une pénible maladie qui ne pardonne pas, tenait depuis seize mois en une longue crise de souffrances. Comme tant d'autres il avait été amené au spiritisme, alors que plongé dans le plus complet matérialisme il ne saisissait pas l'utilité de la vie, par un groupe d'amis, sympathiquement réunis pour puiser dans les communi-

cations de l'au-delà un espoir indispensable à toute intelligence humaine. Son caractère grave et réfléchi, son jugement profond, firent vite bon marché des maximes plus ou moins révolutionnaires qu'il émettait alors et devant la certitude de la vie enfin comprise, de la vie dont notre passage terrestre n'est qu'une phase, il devint l'apôtre qui répand la clarté dont il se sent illuminé. Autour de lui, plus d'un matérialiste se laissa guider par lui.

Fils d'un ancien sous-officier de l'Empire, jeune encore ayant perdu son père, il s'était engagé dans la marine marchande, avait fait son service dans la marine militaire où il obtint le grade de quartier-maître et était enfin entré à la Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. pour y devenir mécanicien. A 46 ans, en janvier 1909, et bien qu'il semblât encore avoir de bonnes années d'honnête labeur devant lui, son état de santé l'avait forcé de prendre sa retraite. D'une nature active, il capitula difficilement sous la loi de souffrance et tout récemment encore il nous contait les détails d'études récentes en vue de la photographie spirite. C'est lui qui un jour nous avait apporté le modèle de la planchette à médium, cette nouvelle planchette à billes, généralement préférée et reconnue plus pratique que notre ancien modèle à roulettes. Les communications, disait-il, peuvent indifféremment s'obtenir avec le crayon ou avec le oui-ja alphabet. Il avait en effet su ménager la petite vis qui fixe le crayon pour les seuls médiums écrivains, en même temps que par ses quatre pieds, au roulement impeccable assuré par des billes de nickel, il accordait aux médiums de table oui-ja la plus grande commodité. D'un instrument il tirait deux avantages et les nombreuses personnes qui connaissent la planchette à billes, doivent avec nous reconnaître sa double utilité. Il envisageait encore bien des améliorations, bien des simplifications, pour les communications si imprécises encore de l'au-delà quand, l'heure de son départ ayant sonné, il ne nous laissa que le regret d'une existence fauchée en pleine activité. A sa famille en deuil nous témoignons nos sentiments de fraternelle sympathie.

Nous apprenons encore le départ de notre confrère M. Gaston-Émile Méry, membre du Conseil général de la Seine et du Conseil municipal de Paris, Directeur de l'*Écho du Merveilleux*, décédé dans sa 43e année, le 15 juillet 1909. En cette triste circonstance nous ne pouvons que présenter à sa famille nos sentiments de sympathie et de condoléance.

LIVRES NOUVEAUX

L'Initiation ou la connaissance des mondes supérieurs, par Rudolf Steiner, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Jules Sanerwein, un vol. in-18, prix : 3 fr. 50. Table des matières. — 1re Partie. Le chemin de l'Initiation, chapitre I. Des caractères de la science spirituelle, chapitre II. La Préparation, chapitre III. L'Illumination, chapitre IV. L'Initiation, chapitre V. Des dispositions morales utiles au candidat, chapitre VI. Des conditions imposées au candidat. — 2e Partie. Des phénomènes organiques qui précèdent et accompagnent l'Initiation, chapitre I. Les Centres astrals, chapitre II. L'organisation du corps éthérique, chapitre III. Le rêve et la veille, chapitre IV. La dissociation de la personnalité humaine pendant l'Initiation, chapitre V. Le premier gardien du seuil, chapitre VI. Le deuxième gardien du seuil, la vie et la mort. *Publications théosophiques*, 10, rue Saint-Lazare.

Le Fantôme des Vivants, par H. Durville. — Anatomie et Physiologie de l'Ame. Recherches expérimentales sur le Dédoublement des Corps de l'Homme. Volume de 330 pages, avec 10 Portraits et 32 Figures. Reliure artistique souple. Prix : 5 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri. Paris.

L'Envoûtement, par Jean de Kerlecq, n'est pas à proprement parler un roman; c'est le carnet angoissant d'un malheureux devenu inconsciemment le plus hideux des criminels.

Au cours de ces pages de folie et de sang, mais aussi de mélancolie et d'amour, le lecteur assiste à la déchéance et à la torture effroyable d'une âme qui, cependant, fut belle, ardente et généreuse.

Recommandé aux amateurs d'émotions fortes et de conceptions étranges, ce volume tiré sur papier de luxe, et orné d'une magnifique couverture en couleurs, est en vente à l'*Édition Populaire*, 72, rue Balagny, Paris, au prix de 3 fr. 50.

Le Directeur-Gérant : Paul Leymarie.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN